



juif. C'est mon père qui l'a choisi, parce que Salomon, c'était un grand homme, il y a très longtemps, quelqu'un d'honorable, qui avait un palais immense. C'était pas un homme qu'on traite en moins que rien !... Et il a invoqué le diable pour maudire, hein, c'est dangereux, ça, de prononcer le nom du diable.

ALAIN (passant la tête derrière). – Oh, ta gueule, toi !

SALOMON (qui vire rouge, essaie de se lever, se met à trépigner sur place). – Il m'a pas respecté, Alain, il m'a pas respecté, hein ! Il est méchant, Alain, il est méchant avec moi, hein, il est méchant, il est m...

EMMA. – Alain, Salomon, je n'arrive plus à me concentrer sur la route et il y a du monde, on va avoir un accident si vous n'arrêtez pas tout de suite !

Devant, Alain s'est renfrogné. Derrière, Salomon continue à trépigner et se met à pousser des cris stridents, comme s'il se retenait d'étriper son agresseur mais ne pouvait se contenir complètement.

JULIETTE. – Salomon, s'il vous plaît !

Salomon ne réagit pas. Il est en crise.

EMMA. – Bon, c'est pas possible, on s'arrête. Salomon, Alain, vous sortez.

Le minibus s'arrête en plein milieu de la route, bloqué par les autres voitures pour se ranger sur le côté. Heureusement, la file de voitures n'avance pas. La sortie du minibus n'est pas trop risquée. Alain descend, suivi de Salomon et de Juliette.

ALAIN. – Putain, fait chier, Salomon !



JULIETTE. – Taisez-vous, Alain, je ne veux plus vous entendre ! Il y a une gare pas loin ; si vous voulez rentrer au Centre par vos propres moyens, je ne vous retiens pas. Quant à vous, Salomon, vous n'allez pas vous laisser impressionner par cet énergumène. Vous êtes l'homme-bison, le héraut des peuples de la Plaine, que diable ! Le public n'attend que vous. Vous n'allez pas vous laisser faire, non ? !

Alain s'exécute. Salomon, fuyant, offre à celui-ci un profil de trois quarts, puis se calme tout doucement. Quand tous deux remontent dans le minibus, suivis de Juliette, il se met à chanter un air à la mode.

SALOMON. – « Un enfant... avec des problèmes d'adulte. Un enfant... avec des problèmes d'adulte. Un enfant... innocent ! ».

Rideau.

## Scène 2

(Amy, Damien.)

Au dernier rang du minibus, Amy enchaîne sur les derniers incidents, en s'adressant à Damien.

AMY. – Monsieur Damien, en tant que déléguée, je demande à ce que l'attitude d'Alain soit sanctionnée par la Direction ! Il est inadmissible d'insulter ainsi les convictions d'autrui. Vous savez où de pareilles conduites d'intolérance peuvent mener. Je suis moi-même inscrite à la C.G.T. et je paie mes cotisations chaque année, mais, en tant qu'étue de tous les usagers du Centre, j'entends défendre chacun en vertu de la liberté de conscience définie dans la Constitution de notre pays ; et, là, il y a matière à faire entendre le bon droit des croyants. J'ai étudié la loi ; je citerai l'article à la Directrice, s'il le faut. Si Alain n'a pas d'avertissement, c'est la porte ouverte à tous les débordements.

DAMIEN. – Amy...



AMY (*corrigeant le moniteur-éducateur*). – Madame Bangayé, s'il vous plaît !... Monsieur Damien, vous êtes nouveau, vous ne savez pas encore comment cela se passe. Mais, moi qui suis au Centre depuis plus de trois ans, je vous le dis, si de telles paroles ne sont pas reprises, bientôt, ce sera l'anarchie, les fascistes contre les autres, des excréments étalés sur des poignées de portes, et j'en passe.

DAMIEN. – Madame Bangayé,...

AMY (*elle interrompt Damien*). – Je vous écoute.

DAMIEN. – Je ne vois pas le lien : le coup de gueule d'Alain à l'instant, votre défense des religions, le fascisme... Vous n'allez pas un peu trop loin, là ?

AMY. – Vous ne voyez pas le lien ? Mais bien sûr que si !... C'est un fait, sous couvert de ras-le-bol anti-communautariste, le fascisme ressurgit sans cesse dans les pays européens et, en filigrane, c'est la preuve que le Vieux Continent a perdu le sens de la fraternité et de ce qui est vraiment sacré ; ses natifs, comme Alain, se croient tout permis (*Damien lève la main, tente de placer un mot sans succès ; Amy rebondit sur son geste*) – Je ne parle pas de vous, bien sûr. Je sais que vous êtes différent !... (*Puis elle reprend son discours comme si de rien n'était.*) Ainsi, depuis la Troisième République – qui était sous l'influence maçonnique, vous n'êtes pas sans le savoir –, avec l'entrée dans l'ère industrielle et les grands conglomérats patronaux qui ont inféodé des peuples entiers, les Européens – tous dans le même sac – se croient au-dessus de tout, et leurs beaux discours droit-de-l'homnistes ne sont qu'un prétexte pour dominer davantage. Mais les peuples asservis n'ont pas oublié leurs traditions et leur identité, comme Jiji, qui est Haïtien et dont les ancêtres étaient esclaves. Nous savons d'où nous venons, nous – moi, Jiji, Fanny, Salomon –, et, à présent, même si les

ALAIN. – Bourgeoise ! Cul-béni ! Satan ! Sioniste !



JULIETTE (*au 1<sup>er</sup> rang des passagers, au centre, en position de contrôle*). – Alain, qu'est-ce qui vous prend ?! Calmez-vous, un peu de respect, ou bien vous rentrez à pied !

*Coupé court dans son élan provocateur, Alain grommelle un dernier juron inaudible puis s'emmure dans un silence grincheux.*

Salomon, un grand dadals méfissé assis au 1<sup>er</sup> rang des passagers, s'adresse à la cantonade.

SALOMON. – C'est étonnant, ça, hein, c'est étonnant ! Alain, il a dit des mots méchants, hein, des mots méchants ! Mais Jiji, il est tranquille, il a pas pétié un câble. A l'i.M.E., moi, quand j'étais en colère, on était méchant avec moi. Le moniteur, il me frappait : « Tiens, Salomon, tiens ! C'est bien fait pour toi ! » (*Il mime des coups de poings*). Ils sont durs, les gens.

JULIETTE. – Cela ne vous était pas destiné, Salomon, et l'i.M.E., c'est passé. Vous avez vingt ans, vous êtes un adulte maintenant.

SALOMON (*le regard brillant*). – Un adulte, avec des actes d'adulte !

JULIETTE. – C'est ça.

SALOMON. – C'est ce que m'a dit Lella, hier, au Centre. Mais Alain, c'est un adulte aussi. Pourquoi il dit des choses méchantes ?

JULIETTE. – Alain, c'est Alain et vous, vous êtes vous. Allez, Salomon, ne vous faites pas plus bête que vous n'êtes !

SALOMON. – Il a dit « Cul béni » ! C'est choquant, ça ! C'est très choquant ! « Cul béni » : c'est sale, hein ! Et il a invoqué le diable et il a traité les Juifs ! Moi, j'ai un prénom juif, hein, Salomon c'est un prénom



Tous sont à présent assis dans le camion. Long silence.

## Acte I

Un minibus Traffic de neuf places évolue péniblement sur un quai. L'avenue triple voie est embouteillée. On entend des sirènes de police, des klaxons. Les véhicules avancent en première, profitant de la moindre occasion pour brusquement se rabattre sur la voie mitoyenne. Seule la voie de bus reste relativement libre.

Conducteur et copilotes : Emma (au volant), Jiji (au milieu), Alain (à sa droite) ;

- 1<sup>er</sup> rang des passagers : Fanny (derrière Emma), Juliette (au milieu), Salomon (à droite) ;
- 2<sup>ème</sup> rang des passagers : Arnaud (derrière Fanny, présent, mais comme absent, parfaitement immobile et silencieux durant l'Acte entier), Damien (derrière Juliette), Amy (à sa droite).

Les conversations se font essentiellement par rangée.

### Scène 1

(Jiji, Alain, Juliette, Salomon, Emma.)

La tension est palpable dans l'air. Jiji ouvre l'échange. Avec son ton de voix affable, il semble vouloir détendre l'atmosphère et passer le temps.

JJI. – Savez-vous que le mois de mai est le mois de Marie ? Chez nous, à Haïti, on...

ALAIN. – Marie, sa mère, salope, traînée, adultère !

JJI. – Alain, s'il te plaît, on ne peut pas tenir une conversation sans que tu la ramènes ?! Tu ne sais même pas ce que tu dis !



médias continuent à tout déformer, c'est ainsi, la loi est avec nous. J'ai des contacts à l'Association des Amis de Patrice Lumumba et ils vous le diront : chacun a droit de cité. Comme le précisent le Code civil et le Code de l'action sociale et de la famille...

DAMIEN (qui réussit enfin à s'imposer). – Madame Bangayé !

AMY. – Oui ?

DAMIEN. – Ne vous emballez pas... J'ai entendu votre demande. Je l'évoquerai lors de la réunion d'équipe de mercredi prochain.

AMY. – Bien, j'espère que je peux compter sur vous, Monsieur Damien. Il y a tellement de choses qui sont occultées, dans cette équipe. La dernière fois, par exemple...

DAMIEN. – J'en parlerai à l'équipe, Madame Bangayé.

Rideau.

### Scène 3

(Jiji, Emma, Fanny.)

Le minibus est calme à présent et la circulation redevient progressivement normale. La radio est allumée, en sourdine.

JJI (à Emma). – Cette émission de jazz, ça me rappelle quand on avait lu des extraits de Boris Vian, il y a cinq ans, vous savez, avec cette idée du piano-cocktail... Il suffisait de jouer un air pour se concocter en même temps un sacré verre de gnôle ! Quelle imagination !

EMMA. – Et vous, Jiji, vous aviez peint son portrait grandeur nature sur un fond bleu parsemé de nénuphars.



JILI. – Oui... Ça, c'était parce que Chloé, l'épouse du personnage principal, avait un néuophar qui avait germé dans son poumon et c'était à l'origine de leurs soucis.

EMMA. – Mais vous êtes le Van Gogh du XXI<sup>e</sup> siècle, Jili !

JILI. – Oh, c'est vraiment pas grand-chose. Et puis je n'invente pas, moi : je copie d'après photos, à l'atelier partagé de l'Association. Mais si vous voyiez ce que fait Claude, là, vous sauriez ce que c'est qu'un vrai artiste.

EMMA. – Enfin, vous êtes tout de même l'illustrateur en chef de notre petite troupe, et ça, ça n'est pas rien. Vos nouveaux portraits sont affichés au Centre et tous les visiteurs n'ont de cesse de questionner et de louer les talents de l'auteur. Un jour c'est la directrice du centre social voisin, l'autre c'est le Club des comptables de France qui utilise nos locaux pour leur Journée professionnelle de l'année. Quand vous atteindrez les vingt portraits, il faudra que vous organisiez une expo avec les textes en vis-à-vis, ce sera extraordinaire !

JILI. – Je ne sais pas... C'est juste pour m'occuper quand je m'ennuie...

FANNY (réveillée, s'adresse à Emma comme si Jili n'était pas là). – Vous savez, Emma, Jili, je l'ai connu il y a vingt ans, à l'hôpital. C'est un moment où je n'étais vraiment pas bien, je disais « oui » à tout et ça m'a plongé dans de beaux draps. Eh bien, Jili, lui, à l'art-thérapie, il ne faisait que des peintures abstraites. Mais alors c'était puissant, pas comme ceux qui font un trait de couleur sur un fond d'une autre couleur et puis c'est tout. Et puis, d'un coup, il est passé à réinterpréter des portraits-photo. Comme ça, d'un coup. On n'a jamais su ce qui lui avait pris.

EMMA. – On n'a peut-être pas à le savoir, Fanny. En tous cas ni vous, ni moi. Parlons plutôt du présent, et en évitant de raconter en détails la



## Ouverture

Le rideau se lève.

Les acteurs du Premier Acte entrent en scène tous en même temps, des quatre coins des couloirs, puis progressent un par un jusqu'au point central qu'est la camionnette. Chacun, parfaitement neutre, récite un court fragment de poème peau-rouge avant de s'installer à sa place dans le véhicule.

EMMA. – « Ô divinité mâle, avec tes mocassins de nuage sombre, viens à nous ! »

JILI. – « Maintenant, l'être sacré peint sa forme ; avec la pluie brumeuse, il peint sa forme. »

ALAIN. – « J'ai fait un sacrifice, j'ai préparé Une fumée pour toi. Mes pieds, redonne-les-moi. Mes jambes redonne-les-moi... »

FANNY. – « Je me sens si solitaire, je chante à l'intérieur, je pleure sur moi-même. »

JULIETTE. – « Maintenant, un disque de pollen se pose sur ma tête. »

SALOMON. – « Moi dont la queue fouette le dos si j'enrage, moi dont la bosse enferme le pouvoir, moi dont la fureur secoue la crinière... »

DAMIEN. – « ...Rien ne vit longtemps. Que la terre, et les montagnes. »

AMY. – « Très peu de nuages dans le ciel, très peu de nuages. C'est l'oiseau-moqueur qui vous le dit. »

ARNAUD (dans une envolée brechtienne). – « Un jour rose ! De nouveau du travail ! »



vie des autres. Je ne sais pas si Jiji apprécie que vous divulguiez son histoire. S'il n'en parle pas, au Centre, c'est sans doute à dessein.

## PERSONNAGES

### Usagers du Centre

JJJI, FANNY : les cinquantenaires

ALAIN, AMY (Madame BANGAYE) : les quaranténaires

SALOMON : l'adultescent

### Professionnels du Centre

FRANCESCA : chef de service socio-éducatif

JULIETTE, GUY : éducateurs spécialisés

EMMA, LEILA, ARNAUD, DAMIEN : moniteurs-éducateurs



FANNY. – C'est sûr, mais tout de même, Jiji, avant...

EMMA. – Oh, oh, je vous ai dit de rester discrète ! Allez, je ne veux rien savoir, Fanny, ça ne m'intéresse pas ! Quant à vous, Jiji, défendez-vous, voyons ! Comme avec Alain tout à l'heure ! Je ne serai pas toujours à vos côtés, alors affirmez-vous un peu avec nous, c'est le moment, vous avez le droit d'essayer, vous avez le droit de vous planter... : c'est l'école de la vie ! Mais quand vous serez au centre d'examens, sans nous, sans antisèche, quand vous serez dans la rue, à la banque, à la poste, au café, et qu'on parlera de vous dans votre dos, ou qu'on vous dénigrera sous votre nez, vous ferez quoi, vous direz quoi ? Rien ? Rien ?! Vous vous laisserez marcher sur les pieds ?! Des fêrus de « la vie par procuration », comme dirait Jean-Jacques Goldmann, votre homonyme, y'en a des caisses entières, et Fanny n'est pas malveillante, elle, au moins.

Bon, voilà ce que je vous propose, Jiji. Si ce n'est pas naturel pour vous, listez des phrases-types et faites votre choix parmi celles-ci. Allez, on s'y met tous les trois, comme un jeu ! Je commence : « Vous, mêlez-vous de vos affaires ».

FANNY. – Euh... « C'est pas vos affaires ! ».

JJJI. – « Plutôt que de regarder l'aiguille dans mon oeil, regarde la poutre dans le tien ».

EMMA. – La phrase la plus courte est souvent la meilleure, Jiji. Les gens ne sont pas patients. Et il faut éviter de renvoyer l'agression, ça nourrit le conflit. Une autre, Jiji.

JJJI. – ... .. « Ma vie privée ne vous regarde pas ».

*Ku voudrais mettre en scene cette piece ?*

*Fais-en part à l'auteur : josephbath82@gmail.com 56*



Ed'Hukspay



EMMA. – Très bien. « Je vous interdis de parler de moi ainsi ».

JJL. – « La calomnie est punie par la loi » !

FANNY. – « Et mes fesses, c'est du poulet ?! ».

EMMA. – Ouh, ça part en vrille, là !

FANNY. – « T'ar ta gueule à la récré ! »

JJL. – « Et ta sœur ! ».

EMMA. – Bon, c'est bon pour aujourd'hui. On va bientôt arriver. Bravo, tous les deux.

*Tous trois se taisent, le temps semble suspendu. Puis Emma reprend la parole, en aparté.*

EMMA (songeuse, sur une rythmique slamée). – Parler des autres, de leurs actes et de leurs manques, c'est tellement plus facile que de s'exposer soi-même, dans ses difficultés et ses efforts, dans ses louvolements, ses découragements et ses réenchantements. Plus facile que de demander de l'aide ou de l'aide, de passer pour un mendiant, et tellement plus jouissif que d'encourager et de remercier. On déblatère sur l'autre par peur de s'exposer soi-même et d'être jugé incapable, incompetent, impuissant, inutile. Ou bien on pointe du doigt parce qu'on n'a rien à dire, qu'on est soi-même creux à l'intérieur, qu'on n'a pas réfléchi à ce qui nous meut ou ce qui nous rassemble, qu'on n'ose pas se mettre en question, se mettre en danger, avancer, et que ça fait mauvais genre de rester en retrait. Il faut combler le vide, donner à croire que l'on se sent concerné, que l'on est soi-même impliqué... Ne dis rien de toi, critique ce que je fais, je te dirai qui tu es ! Un planqué.

Rideau.

## Qui sont les fous ?

Tragi-comédie en 2 actes

*En hommage à ceux du métier, à nos « habitués »,  
à tous les autres et à Pan-Pan-Cul-Cul*

*Les rêves comportent toujours une part de vérité.*

2016



## Acte II

Le minibus file sur l'autoroute. Damien s'est endormi. Sa vision se trouble : est-ce un rêve ? Les usagers ont soudain disparu pour être remplacés aussitôt, sur les sièges du minibus, par ses autres collègues restés au Centre.

- Conducteur et copilotes : Francesca (au volant), Damien (au milieu), Guy (à sa droite) ;
- 1<sup>er</sup> rang des passagers : vide (derrière Francesca), Arnaud (derrière Damien), Leila (à droite) ;
- 2<sup>ème</sup> rang des passagers : Juliette (deux rangs derrière Francesca), Emma (au milieu), vide (à sa gauche).

### Scène 1

(Leila, Guy, Arnaud, Francesca, Juliette, Emma, Damien.)

Voici l'équipe au complet, en réunion socio-éducative du mercredi. Tous sont en pyjama ; chacun a un pilulier devant lui, sur une tablette, rempli de comprimés divers - roses, blancs, verts, bleus. Un bol de gélules est posé sur la tablette de Damien.

LEILA. - Il faut exclure Alain deux jours, je vous dis ! Des propos pareils ! C'est inadmissible !

GUY (attrape le bol de gélules, se sert et fait tourner). - Mais il faut comprendre, c'est un grand malade, il n'est pas vraiment responsable...

LEILA (ingérant une gélule et passant à son voisin). - C'est surtout un grand manipulateur : vous avez vu les stratégies de déstabilisation du groupe qu'il emploie, au Centre !



ARNAUD. – Je vous l'avais dit qu'il ne fallait pas l'emmener avec vous : Alain est un emmerdeur ! Déjà qu'avec Amy et Salomon, c'est de la TNT ! Vous êtes naïfs, ou quoi ?! Un bouledogue parano et un casse-couille pleurnichard... : heureusement que vous aviez deux gentils avec vous pour contrebalancer, mais fallait pas en rajouter un seul. Un état-limite, vous vous rendez compte !... Je n'arrête pas de le répéter, et la Direction ne veut rien entendre, mais avec les plus malades, c'est du un pour un ! (ingère une gélule).

LEILA. – En tous cas, on voit bien que c'est un séjour organisé par des nouveaux. Vous auriez dû les laisser tous les deux au bord de la route rentrer au Centre direct, et basta ! Enfin je dis ça, c'est pas pour vous embêter : c'est pour vous apprendre.

FRANCESCA. – Et sinon, Jiji et Amy n'ont toujours pas payé leur participation financière au séjour, je crois ? (Elle interroge du regard les accompagnateurs du séjour référents des deux adultes, qui se tiennent cois.) Juliette ? Damien ? (Incluant aussi Emma.) Et vous dites qu'Amy a payé un café à tout le monde, à l'aller. Vous avez pu retravailler ça ?

La suite de la discussion se perd dans un amas confus de paroles autour de la mauvaise gestion budgétaire et des achats compulsifs des usagers en général (à la libre improvisation du metteur en scène et des acteurs), avant de reprendre corps sur un nouveau sujet : le contenu de la lecture publique réalisée durant le séjour.

FRANCESCA. – Bon, et cette représentation, alors ?...

JULIETTE. – Bien passée. Des usagers brillants, dans l'ensemble. Amy un peu vantarde, sans plus. Salomon a bafouillé un instant mais il s'est rattrapé avec une impro. En tous cas, les spectateurs ont apprécié et n'ont pas manqué de nous le faire savoir pendant le buffet qui a suivi. Jiji a même été approché par un type intéressé pour avoir une copie de son portrait de Sitting Bull.





de plus beau métier du monde...

La queue de poisson



GUY. – Combien, les trois coups de crayon ?

JULIETTE. – Tu connais Jiji, ils n'ont pas parlé argent.

FRANCESCA. – Et certains d'entre vous ont eu le temps de voir la vidéo de la lecture ?

ARNAUD. – Moi. Je n'avais pas suivi comment se passait cet atelier et je sais que vous avez bossé tout ça depuis longtemps, mais... Je dois dire que j'ai trouvé ça un peu... spécial, comme textes. Ou même un peu glauque.

JULIETTE. – Comment ça ?? Les poèmes chamaniques, le théâtre de Brecht, ou les deux ?

ARNAUD. – Les poèmes chamaniques, ce n'est pas vraiment ma tasse de thé, mais je n'ai pas grand-chose à redire. C'est sûr que l'esprit de protection de la nature peut être ressourçant pour les urbains et pour les grands consommateurs de produits dérivés que nous sommes. Mais, ces types qui se mettent en transe avec des drogues pour seuls médicaments et qui se prennent pour des animaux sauvages, tout de même, c'est un peu délirant, et je ne sais pas si notre public a besoin de ça. Je ne sais pas, vous n'auriez pas pu réciter les *Fables* de La Fontaine, ou du Beaumarchais, par exemple ?

EMMA. – Attends, Arnaud, tu ne vas pas nous refaire le projet par le menu, non ?!

ARNAUD. – Emma, je sais que la littérature c'est ta vie, mais ce n'est pas parce que quelque chose te fait du bien qu'il en fera aussi aux autres ! Et puis vos reprises de l'automne dernier, là, vos extraits de théâtre allemand sur la lutte des classes, l'absence de travail, l'esprit petit-bourgeois, tout le monde qui se bouffe le nez et les plus riches qui finissent par l'emporter, je ne sais pas, moi, mais côté message





éducatif et goût de la vie, je cherche encore : ça donne envie de se fracasser ! Surtout avec votre mise en scène et ce métronome qui stresse comme pas possible... Franchement, j'espère qu'il n'y avait pas d'enfants dans la salle.

EMMA. – Je t'arrête tout de suite, Arnaud : dans l'éducatif, l'essentiel n'est pas d'écouter ou de réciter sagement une historiette avec une belle morale, tu ne crois pas ? Et puis notre public, les grands classiques scolaires, en général, ils en ont assez soupé. Non, l'essentiel pour eux, c'est de s'investir dans le déroulement lui-même, c'est de se nourrir des mots, des situations et de la force du récit pour se renforcer soi-même, si ce n'est pouvoir ensuite transformer ses rapports à la société !... (Arnaud profite de sa reprise de souffle pour lui faire un petit signe de la main.) – Tiens ! (D'un geste vif, elle passe le bol de géulies à Arnaud, qui se sert goulamment.) C'est un peu ça, l'esprit de la psychiatrie moderne, de Tosquelles à Bonnafé. Et le Théâtre de l'Opprimé, de Boal, ça ne te dit rien non plus ?!... Les textes que nous avons lus cette année sont dans cette veine, ils font référence à des populations qui ont subi une violente oppression et ont lutté pour leur survie, si ce n'est leur reconnaissance.

ARNAUD (cassant). – C'est bon, Prof, tu as fini ?! Non, à mon avis, il faut vraiment qu'on évite de transférer nos propres révoltes sur notre public. – Et tu les imagines dans des manifs et en politique, ensuite ?...

*Damien intervient. Il ouvre en même temps son pillulier, le retourne, en sort les comprimés et se met à jouer avec, sur la tablette, comme si de rien n'était.*

DAMIEN. – Tu as raison, Arnaud, ces textes sont très identificateurs. Mais Alain, Amy et les autres n'étaient pas seuls face aux textes et aux scènes décrites : nous étions là pour en discuter avec eux, pour les aider à se détacher de la seule réalité tragique et à incarner des idéaux





et une créativité qu'ils ont pu, chacun à sa mesure, s'approprier – ou bien pour les aider à se familiariser et devenir amis avec certaines personnes qui leurs ressemblent.

ARNAUD. – Devenir amis avec des gens qui n'existent pas : on est bien barrés, tiens ! Toi aussi, t'as oublié ton traitement, Damien ! Ah, elles sont belles, les constructions théoriques des moniteurs-éducateurs en formation !

DAMIEN (exaspéré). – Arnaud, s'il te plaît... pas de mauvais esprit... Si on ne prend pas soin les uns des autres, comment on fera notre boulot, sur le terrain ! ?

A nouveau, la discussion se perd dans une sourde cacophonie. Emma met la radio : on entend une musique de percussions sur le lecteur CD.

Rideau.

## Scène 2

(Guy, Francesca, Alain, Damien, Juliette.)

L'équipe a maintenant disparu. Seuls Francesca, Guy, Damien et Juliette demeurent dans le minibus, à la même place, rejoints par Alain, qui s'assied à proximité de Juliette sur la banquette arrière. Francesca et Guy sont en pleine conversation. Damien et Juliette restent silencieux, les yeux fermés, indifférents à tout. Alain est dans la même posture, mais commente par moments, en voix off. On entend le bruit de fond d'une rame de métro.

GUY. – Et toi, Francesca, est-ce que tu penses aussi qu'ils se sont plantés ?

FRANCESCA. – Guy, comment tu expliques que Alain se tenait tranquille depuis au moins trois semaines et qu'il ait retourné le camion,





là, à la fin du séjour ? Je ne sais pas, moi, ils ont dû manquer quelque chose. C'est bien beau, les voyages, les activités artistiques, mais on n'est pas le Club Med, faut être prudents, faut gérer son monde ! Et puis, tout de même, on ne s'arrête pas en plein milieu de la route, même pendant un bouchon, c'est irresponsable ! Tu imagines s'ils avaient créé un accident !

**ALAIN (en off).** – Quelle conne, il faudrait lui donner de l'Atarax, pour la mettre à l'aise ! Comme si Salomon et moi on allait faire les mariolles sur la chaussée... Je ne suis pas fêlé, je tiens à ma santé, moi ! Quant à Salomon, c'est un drôle de zozo, c'est sûr, mais il ne ferait pas de mal à une mouche ; autrement, il m'aurait déjà arraché la tête.

**GUY (à Francesca).** – Mais il ne s'est rien passé.

**FRANCESCA.** – Oh, Guy, de toute façon, tu ne prends jamais position, toi !... Tu as trop peur des conflits, alors tu t'écrases.

**GUY.** – Je m'intéresse aux faits, c'est tout... Et ton aînée, comment elle va ?

**FRANCESCA.** – Ma fille ? Tu as vraiment l'art du changement de sujet ! Ma fille, elle va bien. C'est avec les trois adolescents que c'est plus compliqué. Seize, quatorze et douze ans. J'ai dû mettre la télévision et leurs ordinateurs sous clé, dans un placard, pour qu'ils fassent leurs devoirs correctement. Ils peuvent en profiter le week-end uniquement.

**ALAIN (en off).** – Quelle pédagogue ! Je comprends pourquoi, au Centre, elle veut que ça soit réglé comme du papier à musique !

**GUY.** – Et alors, ces devoirs ?

**ALAIN (en off).** – Je te lui en donnerai, moi, des devoirs ! Arrêter de nous prendre de haut, être un peu moins sûre de soi, se mettre quelques jours à notre place, se bouffer des comprimés qui



conscient. Mais je crois que plus le temps passe, plus je me dis que si on doit faire preuve d'équité envers les personnes, il est encore plus important de s'adapter à chacun.

Je suis revenue depuis un mois dans mon bureau, retrouver ma banlieue, mes questionnements, mes idées et mon boulot. J'ai retrouvé un Raymond sacrément diminué, en pleine rechute de sa saleté de cancer. Paraissait quinze ans de plus. Adios les cheveux et la grosse barbe. Bonjour les jambes flageolantes et la tremblote en permanence. Un choc.

Sans compter qu'il est criblé de peurs à gérer en plus de sa nouvelle chimio : ma direction veut le déménager au rez-de-chaussée avant que ses pattes gonflées d'oedèmes ne le lâchent définitivement. Dilemme de mon côté. Je comprends leur position de responsables, mais je ne suis pas convaincue que le jeu en vaille le traumatisme. Lui faire bouger toutes ses affaires qui sont le rempart à sa grande angoisse, réinvestir tout un espace et un quartier alors qu'il est si faible... Tout ça pour quoi ? Lui permettre de sortir un peu plus longtemps ? De toute façon quand il ne mettra plus un pied devant l'autre et qu'il ne pourra plus descendre les quelques marches de son premier étage, ça sera la fin des haricots. Et il le sait.

\* Je te jure que si tu ne revenais pas, j'aurais lâché l'affaire. Tu seras là jusqu'à ce que je meure hein. Bien sûr. Je ferai mon possible pour être là quand tu passeras l'arme à gauche. Et dici-là, et ben... je ferai aussi mon possible pour t'accompagner au mieux. Marcher derrière toi pour que tu te casses le moins possible la figure, avant de casser ta pipe.

Tout de même, des fois... Sacré métier.

**BERAD MOCLA**



Il y a eu les temps forts aussi. L'accompagnement à reprendre contact avec son fils abandonné il y a 35 ans et à recréer du lien. Être là, à sa demande, à la rencontre avec ce dernier, si chargée en émotions. Les vacances à la mer où je m'esquinte à présent les doigts sur ces fichues huitres. Les rencontres si pressurisées avec le Juge d'Applications des Peines, le SPIP, les médecins experts... C'est qu'il a les choquottes de retourner derrière les barreaux aussi. Faut comprendre. Des fois, je me demande comment il peut y penser. Il met une demi-heure à descendre dix marches. Alors faudrait que le Juge soit bien sadique pour l'y renvoyer. Plutôt sympa la JAP d'ailleurs. Une jeune gothique que je n'ai jamais vu habillée autrement qu'en noir et violet. Et pour vous dire comme notre système pénitentiaire marche bien : il doit la voir tous les six mois. Ça va faire 20 mois qu'on attend le rendez-vous. Doit pas être considéré comme bien dangereux ou prioritaire dans la catégorie caïd de Seine-Saint-Denis.

Et puis il y eu mon départ pour une longue pause. Je me suis offert six mois à l'autre bout du monde, mon sac à dos quechua greffé sur le dos. Comment est-ce que j'allais travailler ça avec lui ? Est-ce que ça avait du sens de maintenir le lien ? Est-ce que c'était seulement envisageable, éthiquement parlant ? Là aussi, j'en ai passé des moments à décortiquer ça avec mes collègues, avec la psy de l'équipe... Et puis, j'ai tranché. J'allais tenter l'expérience. Ça serait différent bien sûr, mais je voulais continuer à tisser ce lien. Pour mieux revenir.

Alors je lui ai appris à se servir de skype. Ça a pas été triste, laissez-moi vous le dire. Une ou deux fois par mois, depuis des lointaines contrées, je voyais sa tête de père Noël ébouriffé apparaître derrière l'écran. Me raconter ses petites misères, le temps qu'il faisait... Je sais que ça a été très important pour lui, qu'on puisse continuer à se parler. Et moi, à aucun moment je ne me suis sentie envahie. Je sais très bien que je ne l'aurais pas fait pour n'importe quelle personne que j'accompagne. J'en suis tout à fait



augmentent le taux d'empathie, sourire un peu plus, apprendre à dire merci...

**FRANCESCA.** – En fait, je n'ai pas très envie d'en parler, Guy.

**GUY.** – Eh oul, c'est épuisant, la conflictualité !... Au boulot, à la maison... C'est l'avantage de ne pas avoir d'enfants, on est plus libres. Avec notre public, le relationnel, on en bave assez dans la semaine, alors toi, je me demande bien comment tu trouves à te reposer.

**FRANCESCA (mi-figue, mi-raisin).** – Oh mais je ne confonds pas les deux. Certains, on croirait qu'ils n'ont pas de vie après le travail. Pour moi, le boulot, la maison, c'est deux choses différentes. J'évite de mettre de l'affectif, au Centre. Je n'y vais pas pour almer et être aimée : je suis droite dans mes bottes, et je ne fais pas d'heures supplémentaires s'il n'y a pas d'urgence ; c'est ça, le professionnalisme ! C'est juste une question d'organisation.

**ALAIN (en off).** – Exactement : et nous ne valons pas mieux que des boîtes de petits pois – un simple rayonnage à bien gérer, un créneau dans un planning chargé, et vive le social !... Non, franchement, je suis sûr qu'elle s'en met dans le pif tous les soirs, pour oublier son côté peau de vache, et qu'elle finit ses soirées en témoignant sur VDM<sup>1</sup>.

**GUY (taquin).** – Oui, Francesca, c'est bien charitable de ta part de donner encore de ton temps précieux à un vieil éducateur ronchon, sur ton trajet de retour ! Non, arrêtons tout de suite cette conversation, je vais m'installer un peu plus loin et lire le journal, je ne t'embêterai plus !

<sup>1</sup> VDM : Vie de Merde. Site internet de témoignages anonymes sur de mauvaises surprises ou de mauvais moments de la vie quotidienne, notés par les internautes, qui compatissent ou enfoncent l'auteur.



*Comme Guy fait mine de se lever, Francesca le devance et insiste pour qu'il reste à ses côtés.*

*Tous deux se taisent. Les deux acteurs adoptent la même attitude que Damien et Alain. Le minibus se recouvre d'un brouillard épais.*

*Rideau.*

### Scène 3

*(Francesca, Alain, Damien, Juliette.)*

*Guy a quitté le minibus. Juliette et Alain sortent de leur torpeur ; seul Damien s'y maintient. Francesca fait pivoter le siège conducteur dans la direction de l'éducatrice et de l'usager, séparée de ces derniers par la première banquette des passagers, vide. Ses avant-bras reposent sur ses accoudoirs. Durant tout l'entretien, Juliette reste quasi immobile et ne dit mot. Damien intervient ponctuellement, comme Alain durant la scène précédente, en off.*

**FRANCESCA (froide).** – Alain, je vous ai convoqué suite aux événements de vendredi dernier, lors de votre retour du séjour « Parole vivante » en Bourgogne. J'ai convié Juliette au titre de référente de votre accompagnement. Il m'a été rapporté que vous avez tenu des propos injurieux, voire racistes, mettant en cause la personne et les convictions de plusieurs participants qui se trouvaient en même temps dans le véhicule, et cela a produit les conséquences que nous connaissons tous à présent. Vous êtes au courant qu'un tel comportement n'est pas tolérable, en collectivité, et dangereux qui plus est dans le minibus. Au vu de vos récentes frasques au Centre, il y a un



empressé de décorer dès que ses doigts lui avait permis de tenir un tube d'UHU stick, poser sa (gigantesque) collection de chouettes sur les meubles avec les yeux brillants d'un môme qui vient de recevoir une petite voiture, accumuler les vieilles cassettes et des objets aussi improbables qu'une horloge du PSG ou des vieux ordinateurs d'un autre âge... Et je ne vous parle même pas de ses carrés magiques géants, de ses poèmes et de ses sculptures en allumettes.

C'est que la zonzon, quand on sort, ça fout un peu le vertige. Avoir le droit de bouger, d'investir l'espace, au départ, ça colle les miquettes à n'importe quel homme sain d'esprit. Je ne m'en rendais pas bien compte, c'est lui qui m'a appris ça. Alors les objets, ça comble. Ça meuble les petites angosisses.

Au fil du temps, la relation, c'est devenu plein de petites habitudes. Ma tasse à café qui m'attend toujours à la même place. Lui tenir le bras quand il se casse la figure dans la rue. Les deux, trois petites vanes rituelles qui rassurent parce qu'il aime ça rigoler, mon Raymond. Et moi, les papys ronchons, ça me connaît. Championne en répliques caustiques pour pépé. Lui poser une main sur l'épaule pendant ses crises de larmes et de découragement. L'écouter brasser sa culpabilité, parce qu'il en a à revendre. L'écouter tout court. Balancer quelques blagues pour mettre à distance un peu le schmilblick. Faire secrétaire quand il n'a pas le courage-a la femme (rayer la mention inutile) d'écrire, alors qu'il a rédigé trente listes de trucs à faire le matin même...

Et puis, pas à dire, la fin de vie, ça accroche. Ça rapproche même. Des jours, on se demande ce qu'on fout là, à part essayer de lui rendre la fin la moins pénible possible. Ce qui est déjà pas mal me direz-vous... Il se joue aussi des choses qui nous dépassent un peu. Réaliser que je deviens la figure d'attachement de ce vieil homme, rongé par la solitude et la peur de mourir. Que c'est sur bibi qu'il compte. J'en passe du temps à démenter tout ça en réunion, avec mes collègues, en analyse de la pratique...



# RAYMOND

ou

## PETITE CHRONIQUE D'UN SUIVI EN APPARTEMENT THERAPEUTIQUE

« Rhooooo ! Mais fais attention ! T'as jamais appris à ouvrir des huîtres ou quoi ? »

Cette petite phrase affectueuse, je la dois à Raymond. Toujours le verbe haut et bientôt soixante-dix printemps au compteur. Fin de séjour éducatif en bord de mer, j'avais décidé de l'aider à réaliser son petit plaisir : une bourriche d'huîtres, achetée au marché, à partager au soleil sur le balcon avec tout le groupe. Et un petit vinaigre à l'échalote, siouplait.

Ça va faire trois ans que je l'accompagne Raymond. Presque trois ans qu'il a dit bye-bye à Fleury Mérogis. Parce que son empaffé de cancer des poumons lui permettait plus trop de mettre un pied devant l'autre. Presque trois ans qu'il est venu mettre son grain de sel, sa fichue tête de cochon et ses expressions totalement improbables dans notre service d'appartements de coordination thérapeutique.

Sorti de Fleury pour venir traîner ses guêtres et essayer de se réapproprier son état de santé dans notre bon vieux 9-3. Et accessoirement venir y calancher. Car oui, c'est ce qu'on appelle gentiment dans le jargon une « fin de vie ». Un soin palliatif. Le verdict médical à l'admission était d'ailleurs sans appel : « Celui-là, vous ne l'aurez pas pour longtemps. Avec cette forme de cancer, la moyenne c'est six mois max. » Ah ouais. Agressif le crabe.

Sauf que trois ans plus tard, il galope encore comme un cabri. Un cabri un peu éclopé, qui aurait bien besoin d'un déambulateur... Mais un cabri tout de même. Je l'ai vu se remettre debout, se réapproprier la notion d'espace à soi, marcher de mieux en mieux avec l'aide de sa canne qu'il s'était



mois, je suis certaine que vous étiez conscient de vos actes et de leurs suites possibles, pourtant. Avez-vous quelque chose à ajouter à cela, avant que je ne conclue ?

**ALAIN (sombre, pianotant sur sa tablette).** – Terminez. Je parlerai après.

**FRANCESCA.** – Je vous conseille de vous exprimer maintenant. Après une conclusion, les dés sont jetés, tout est dit, on ne retourne plus en arrière.

**ALAIN.** – D'accord. Alors qu'est-ce qu'il y a à manger, à midi ? Du filc ? !

**DAMIEN (chuchotant).** – Oui, du poulet.

**FRANCESCA.** – Alain, ne faites pas votre comique, je suis extrêmement sérieuse.

**ALAIN.** – De toutes façons, j'ai l'habitude avec vous, dans les Centres de psychiatriés. Vous décidez et on exécute. Vous voulez nous faire croire que nous avons notre marge de manoeuvre en parlant à qui mieux-mieux d'esprit participatif, de projet personnalisé, en nous engageant à nous exprimer. Mais je sais bien que vous êtes des hypocrites : tout est déjà plié. Cela ne sert à rien, en fait, de faire des séjours, de jouer les grizzlis et les choucas en Atelier Lecture...

*Juliette fait la grimace. Elle semble contrariée par les propos d'Alain.*

**FRANCESCA.** – Vous faites la victime et vous prenez votre séjour en otage, Alain : c'est tout ce que vous avez à dire ?... Et... vous n'auriez pas interrompu votre traitement, par hasard ?

**ALAIN (à Francesca).** – Vous vous prenez pour mon médecin ??... (Se tournant ensuite vers le public). On ne nous laisse aucun crédit, un pas de côté et on vous rabaisse plus bas que terre.



FRANCESCA. – Bon, dans ce contexte et vu votre réaction, Alain, c'est décidé, vous avez gagné une mise à pied de quarante-huit heures, exécutoire dès cet après-midi. Vous êtes *persona non grata* au Centre jusqu'à mercredi après le déjeuner. Cela vous fera réfléchir ! Et ne vous avisez pas de recommencer, la sanction sera moins douce et vous finirez avec une exclusion définitive, en prime.

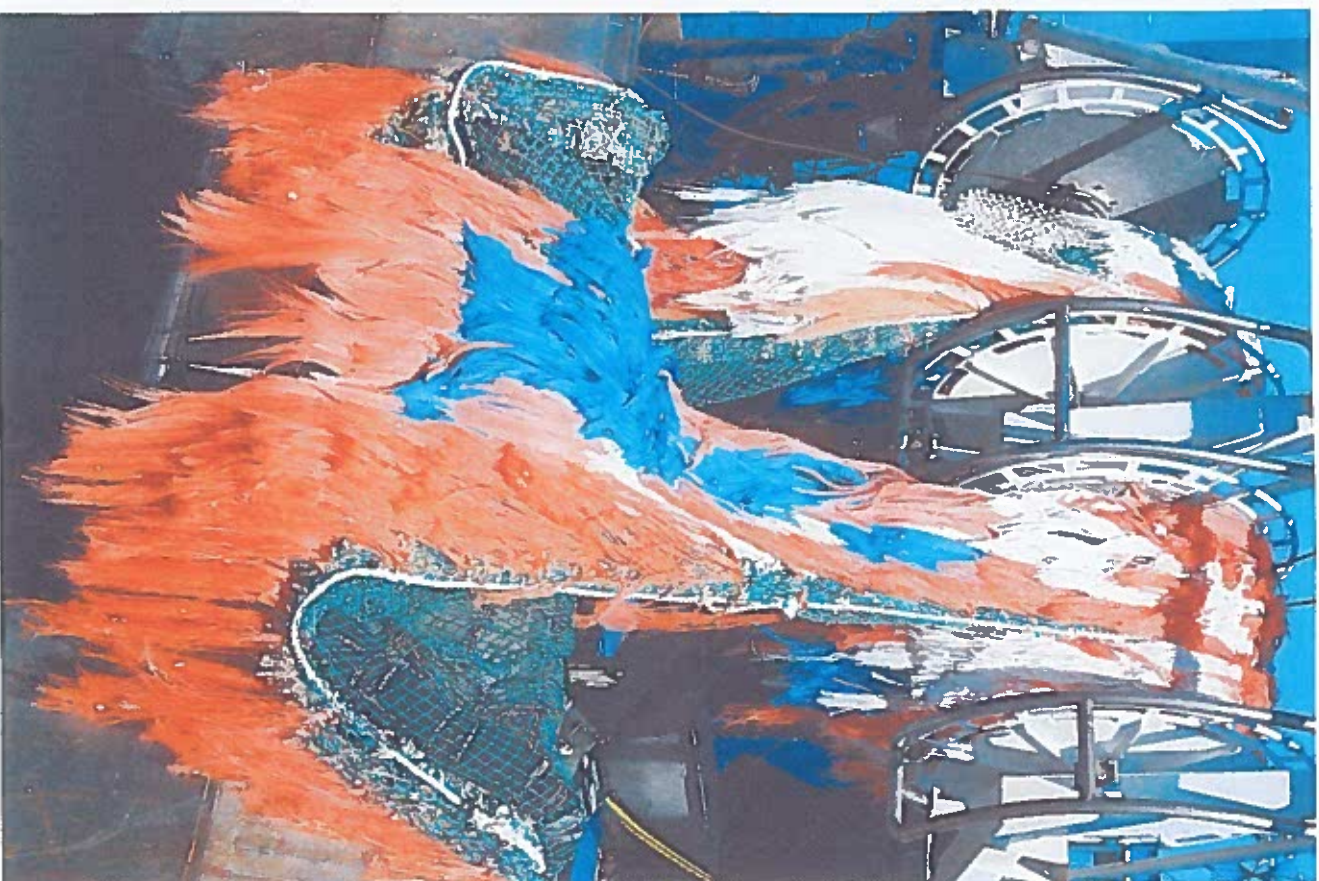
ALAIN (*dont le ton a changé*). – Mais vous savez que les voisins ont tôt fait d'appeler la police quand je reste chez ma mère, en Journée. Je n'ai nulle part où aller.

DAMIEN (*en aparté, avec une expressivité et des gestes à vocation didactique, pour le public*). – Recadrage directif ou empathie ; éducatif ou soin ; sanctions à la chaîne, gestionnaires, ou sur/sis sous condition de réparation – nos sempiternels débats.

FRANCESCA. – Il faut prendre vos responsabilités, Alain : vous mettez le chambard ici, vous assumez.

*Francesca manœuvre pour repositionner son siège dans le sens de la conduite.*

ALAIN (*en aparté*). – Des éducateurs pour adultes : c'est vraiment possible, ça ?? Et pourtant vous avez vu Damien et Guy, et Emma, et Juliette, et toute la clique.... Drôle d'époque. Autrefois, il y avait les hospices avec leurs surveillants, où on vous laissait crever enchaînés dans votre cellule ou dans votre piaule collective, ou végétéer entre quatre grands murs. Maintenant, il y a les Centres – portes ouvertes en journée si vous montrez patte blanche –, avec leurs travailleurs sociaux – les matons d'hier, version allégée. Ils vous aident à vous réinsérer – traduire : « à vous normaliser ». Si pas un poil ne dépasse, si vous faites bon genre, si vous ne détonnez pas en public, si vous faites une thérapie pour être acceptés et mieux vous comporter, ... alors vous êtes bon pour leur recyclage. Finies, bientôt, les semaines à







pointer auprès de Monsieur l'éducateur en entretien de soutien, finis les repas à heures fixes, finies les absences du domicile à signaler obligatoirement... Mais, si vous vous entêtez à être vous-même, si vous ne voulez pas vous conformer à leurs lois, si vous croyez que vous avez un totem qui vous protège et vous autorise à vous affirmer, alors là, n'essayez même pas, ne vous leurrez pas : vous n'êtes plus que des traîne-misère en sursis.

Rideau.

## Envoi

*Les usagers du Centre absents du Deuxième Acte apparaissent en plusieurs points de la scène. Tous les autres sortent du minibus. Progressant un par un jusqu'à atteindre les coulisses, aux deux extrémités de la scène, chacun, expressif, récite un court fragment de textes de Brecht avant de disparaître. En arrière-fond, on entend le bruit sourd de la circulation, des pétarades de moto...*

**SALOMON** (chantonnant, à contretemps, sur un rythme de reggae). – « Ma mère est née là-bas, mon père est né là-bas, et moi je suis né ici, dans la misère et les cris ... Ma mère est née là-bas, mon père est né là-bas, et moi je suis né ici, dans la misère et les cris ! »... (Puis récitant.) « Lequel aura destin d'être sauvé ? Qui sera distingué ? »

**FRANCESCA**. – « Vous croyez que j'ai de l'argent à jeter par les fenêtres ? »

**LEILA**. – « Quand tout empire, pas de scrupule à la dépense. »

**AMY**. – « Il va, irrésistible. En ses mains, le vide. Le voilà en chute libre. »



FANNY (souriant comme quelqu'un qui vient de faire une grosse blague) : « Crève-la-faim qui n'êtes rien et n'avez rien, capables à rien et qui ne pensez à rien qu'à toujours bouffer ! »

DAMIEN. – « On a pris ses meubles. »

GUY. – « Même pour les champignons dans le plancher, j'ai comme de l'affection. »

EMMA. – « Sans fin ni trêve, le sol se dérobe, les amis disparaissent. »

ALAIN : « Face à la violence, cache ton existence ». »

ARNAUD. – « Vous, là ! Je cherche quelqu'un pour aller me vendre mes journaux. »

JULI : « Un jour rose ! De nouveau du travail ! »

JULIETTE (dans un regain d'âme, à travers la poésie américaine). – « Ô divinité mâle, avec tes mocassins de nuage sombre, viens à nous ! »

Silence. Le rideau tombe.



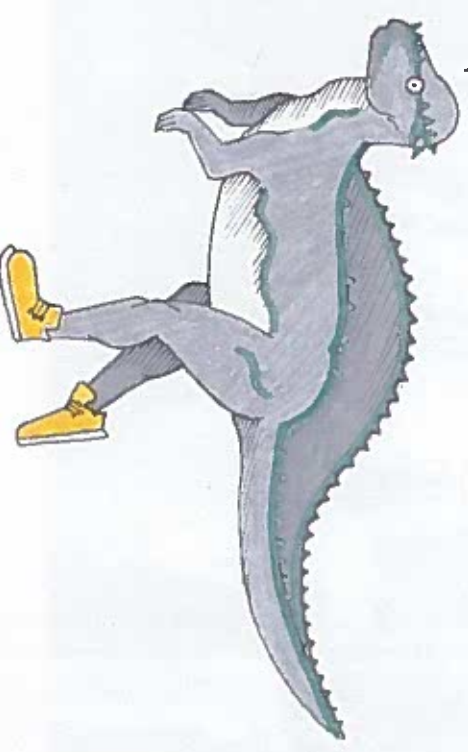
Je feins de continuer machinalement de l'aider à trier son linge sale et de répondre naturellement « mais les deux mon cher Sébastien, allez, les slips avec les slips, les chaussettes avec les chaussettes, on vérifie que t'as rien perdu », mais au fond je pense « oh putain, le gars, il a tout compris ».

**Moralité :**

Remettons au goût du jour cette brave antienne : C'est en forgeant que l'on devient forgeron-ne.

**Point final**

SANDRINO DI MASCA





## Hommage

Avant de rejoindre avec vous la cohorte des fiers trimeurs du quotidien, chacun donnant de la voix sur la mélodie qui est la sienne, je veux rendre hommage à ceux qui m'ont aidé à baliser cette première pièce à mon actif et à ceux qui l'ont inspirée.

Hommage à AD et SJ pour leurs conseils bienveillants au niveau de la portée symbolique, de la cohérence et de l'anonymat.

Hommage à AR pour ses encouragements, lorsque j'ai commencé dans le métier, à beaucoup observer, à multiplier les rencontres et, finalement, à écrire le terrain.

Hommage à NR qui m'a transmis le goût pour une analyse de la pratique professionnelle nourrie d'une connaissance fine du public, avec une reconnaissance de ses savoirs et de ses ressources propres.

Hommage à tous les Jiji, les Fanny, les Alain, les Amy, les Salomon, que l'on a tôt fait, nous, membres de l'institution sociale, éducative ou soignante, de qualifier de personnes en difficultés, de personnes accueillies, de résidents, de patients, de clients, de demandeurs, d'usagers... et de réduire ainsi à un statut social particulier marqué par les rapports de sachant-ignorant et de dominant-dominé..., eux qui, certes fragilisés, ne sont rien de moins que frères, sœurs, camarades en humanité.

Hommage aux Indiens d'Amérique et au monde ouvrier, si éloignés dans l'espace ou par la culture, et proches pourtant par leur expérience de la soumission imposée, de l'appel à la reconnaissance de leurs droits et de la révolte.

Hommage à *Pan-Pan-Cul-Cul*, ce fanzine d'éducateurs passionnés et engagés auprès de leurs publics, en quête d'une voie artistique pour s'exprimer, qui m'a donné envie de me lancer.

un camarade de bistro. Expliquer, rassurer, valoriser : des tentatives quotidiennes.

De toute manière, il faut d'abord passer les stricts contrôles d'admission. Faut être invité à la rencontre. Explorateur, je maintiens, on ne joue pas au cambrioleur : on n'entre pas par effraction dans le monde des autistes - dans celui des autres non plus, d'ailleurs. Encore que les autres vous y convient plus volontiers. La rencontre extra-ordinaire, celle qui vous change à l'intérieur, que l'on s'invente tapie aux confins des confins, est souvent bien plus proche de nous qu'on ne se le figure.

Les jeunes gens que j'accompagne m'apprennent des choses sur moi-même que j'aurais parfois préféré ne pas savoir. Mais qu'importe. Les jeunes gens que j'accompagne m'apprennent à regarder le monde différemment, bien mieux que Bakouline, le haschich ou la randonnée. Les jeunes gens que j'accompagne font de la propagande par le fait : faire des trucs bizarres dans le RER ne tue pas, et cela n'empêche pas de montrer à tout le monde que l'on peut aussi ne pas marcher sur les autres en descendant ou laisser descendre avant de monter : basique, vous avez dit ? Moi je trouve que j'ai l'air d'un con à leur apprendre tout cela quand tout le monde autour fait littéralement n'importe quoi. Les jeunes gens que j'accompagne sont de véritables et sincères artistes bruts. Les jeunes gens que j'accompagne me rappellent tous les jours que j'ai bien fait de sauter du train avant la gare de triage.

Conclusion Impertinente : On gagnerait à se laisser éduquer par de préten-  
du-es cinglé-e-s.

Fin alternative : Dédicace à feu Paul Fustier

Sébastien me lance, après m'avoir dit en souriant que c'est fatigant, tout ce que je lui demande de faire, en ce dimanche matin : se laver, s'habiller, faire le lit puis sa valise, descendre un panier de linge aux machines à laver, alors qu'il pourrait tranquillement regarder des vidéos débiles sur internet, « mais pourquoi tu m'aides Sandro, c'est parce que tu m'apprécies ou parce que tu fais ton travail ? »





a sirôté nos cocas dans le jardin, à côté des patates et des framboises, c'est toi qui as choisi l'endroit. Le jardin, il était en pente, quand on y était personne ne pouvait nous voir. Clandestins !

L'autre jour, Mathilde avec qui j'ai bu un verre m'a raconté que tu jardines toujours et que quand tu fais une connerie tu lâches en tremblant de rire que Sandro, « Il aurait dit que je fais le couillon hein ? »

A présent j'aime toujours pas Ségolène Royal, mais quand je la vois je pense à toi, Léonard, et je me fends la poire comme un couillon.

**EN :** *Parce qu'il faut bien conclure : « Qui éduque qui ? »*

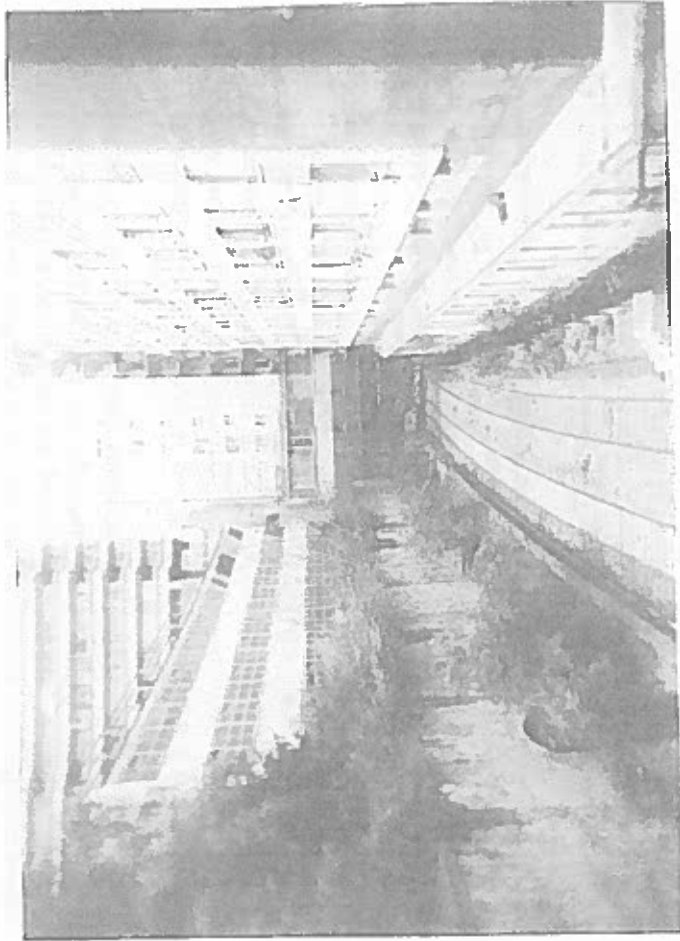
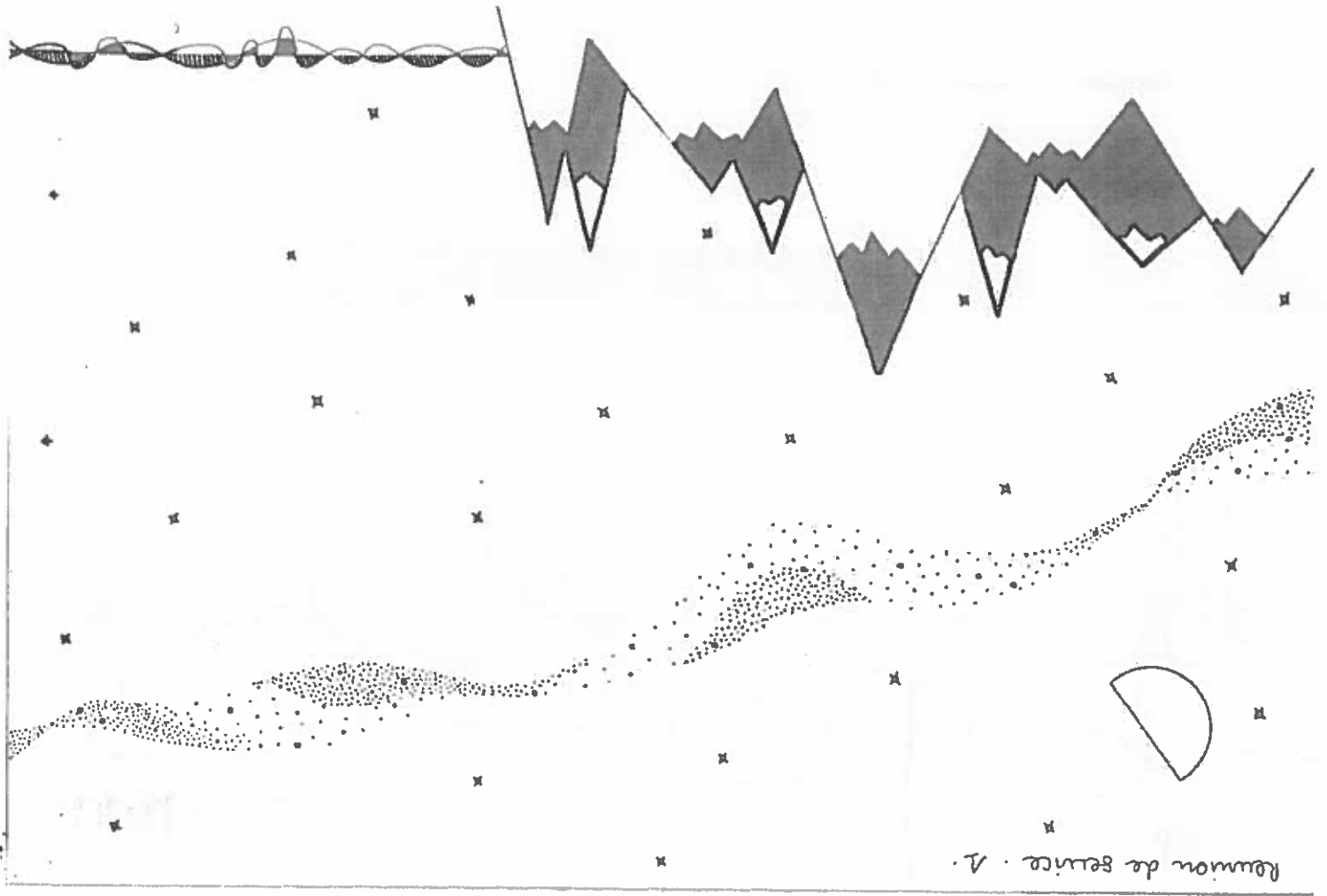
« Je parle des initiatives dont est capable un enfant autiste, pour peu que les circonstances s'y prêtent. Les circonstances, c'est de l'espace et nous ». Ce Delligny, ce Fernand Deligny qu'on nous dresse comme un totem désuet : « Inspirez-vous mais ne faites pas comme lui. »

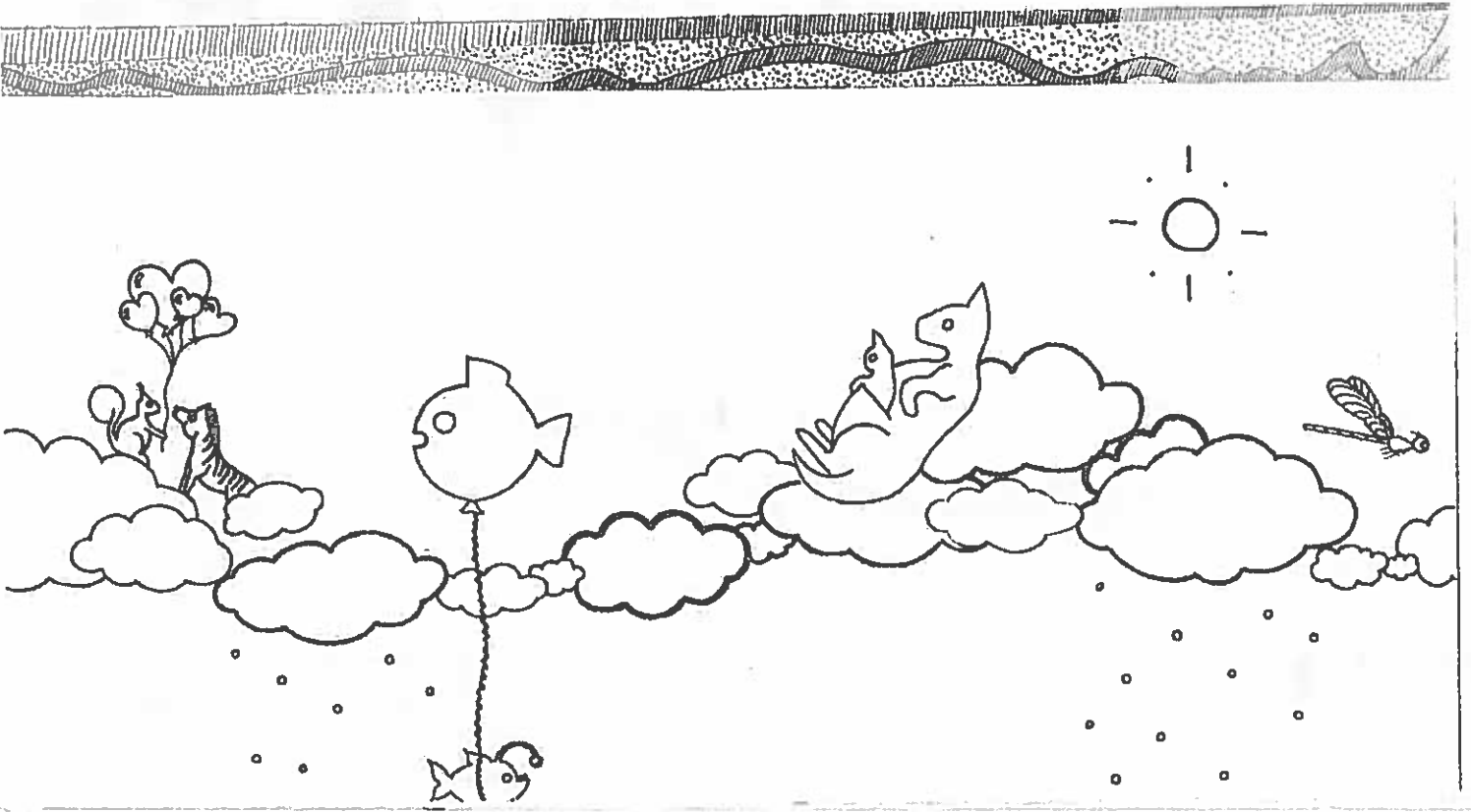
D'un certain point de vue, j'ai réussi ! Je suis devenu une sorte d'explorateur ! Mieux, encore, je me trouve matin, soir et nuit entouré d'explorateurs et exploratrices patenté-e-s. Car si les gamin-e-s autistes ne sont ni mygales poilues, ni souples boas constrictors, ni oiseaux de feu, ni même singes rieurs, ils et elles sont un peu tout cela à la fois et mieux encore, alchimistes sans pareille, chercheurs et chercheuses d'or aux agnets, inventeurs et inventrices d'un quotidien barlolé.

*Si je puis me permettre, tu y vas un peu fort, non ? Et l'angoisse, dans tout ça ? Et la violence ? Et puis, faut bien quand même, désolé mais je vais jouer l'empêcheur de délirer tranquille, faut bien, quelque part, les ramener un peu à la réalité qui nous entoure, non ?*

Chaque chose en son temps, dis-donc, malotru. Oul, oul, y'a tout ça aussi, mais, comment dire, ça c'est la contrepartie, être l'éponge à mal-être, le réceptacle à questions saugrenues, Le punching-ball occasionnel, le contrôleur qui rappelle qu'on peut pas s'inventer un trampoline au milieu du périphérique, prendre la piscine pour un chiotte géant ou interpellier le pékin à côté comme







vent revenu sur le tapis, quand tu bossais et que je te disais d'y aller mollo : « Oh, t'es pas au goujag, gars, doucement ! »

Pendant que tu distillais des centilitres de sueur, je pouvais m'assurer que Daniel ne s'intoxiquait pas en bouffant des thuyas. « Daniel, si tu veux manger, prends les pissenlits s'il te plait ! » Je pouvais rattraper Alphonse qui partait en quête d'un café après chaque graine plantée. Je pouvais aider Mathieu à manipuler l'arrosoir parce qu'avec ses gestes dégingandés, il arrosait plus ses pompes que les plantes. Une chorégraphie improvisée qui te faisait plisser les yeux et secouer la tête entre deux coups de pioche rageurs : la fine équipe !


Pendant les pauses, j'étais le seul à causer, tu peinais à reprendre ton souffle entre chaque phrase tellement t'avais envie de m'en raconter, à croire que tu voulais rattraper le temps perdu. Tu me parlais de bouffe, pas mal, de tes obsessions, tes angouisses, des trucs qu'on raconte à un éduc' en somme. Moi, j'étais content, j'avais réussi à gagner ta confiance. A force de patience et surtout grâce à Ségolène Royal.

Je me souviens de l'ouragan de joie qui t'a traversé le jour où t'as vu les premiers radis potelés sortis de terre. « On va pas les admirer trois plombes, Léonard, faut les goûter ! Dis, t'en laisseras pour les autres, hein ! » Je raconte même pas quand c'est les fraises que t'as découvert.

Tu t'inquiétais pas mal de savoir qui serait en mesure de te calmer si tu venais à péter une grosse durite. Là où t'étais un peu à côté de la plaque c'est quand tu te persuadais que j'étais assez balèze pour te contenir physiquement. Mais il y a des convictions qu'il vaut mieux éviter de dissiper, non ? J'ai jamais eu à te sauter dessus pour éviter que tu casses tout et en particulier la gueule des autres. Peut-être parce qu'à chaque fois j'ai réussi à te faire redescendre sur terre avant le désastre. Peut-être que j'ai simplement eu de la chance, que j'étais pas au mauvais endroit au mauvais moment. Peut-être que la confiance ça sert à ça.

Le jour où je t'ai annoncé que j'allais me tirer de cet endroit pour bosser ailleurs, tu m'as rétorqué que tu ne survivrais pas. Heureusement que je connaissais l'étendue de tes talents en matière de dramaturgie. Je t'ai payé un coup, on



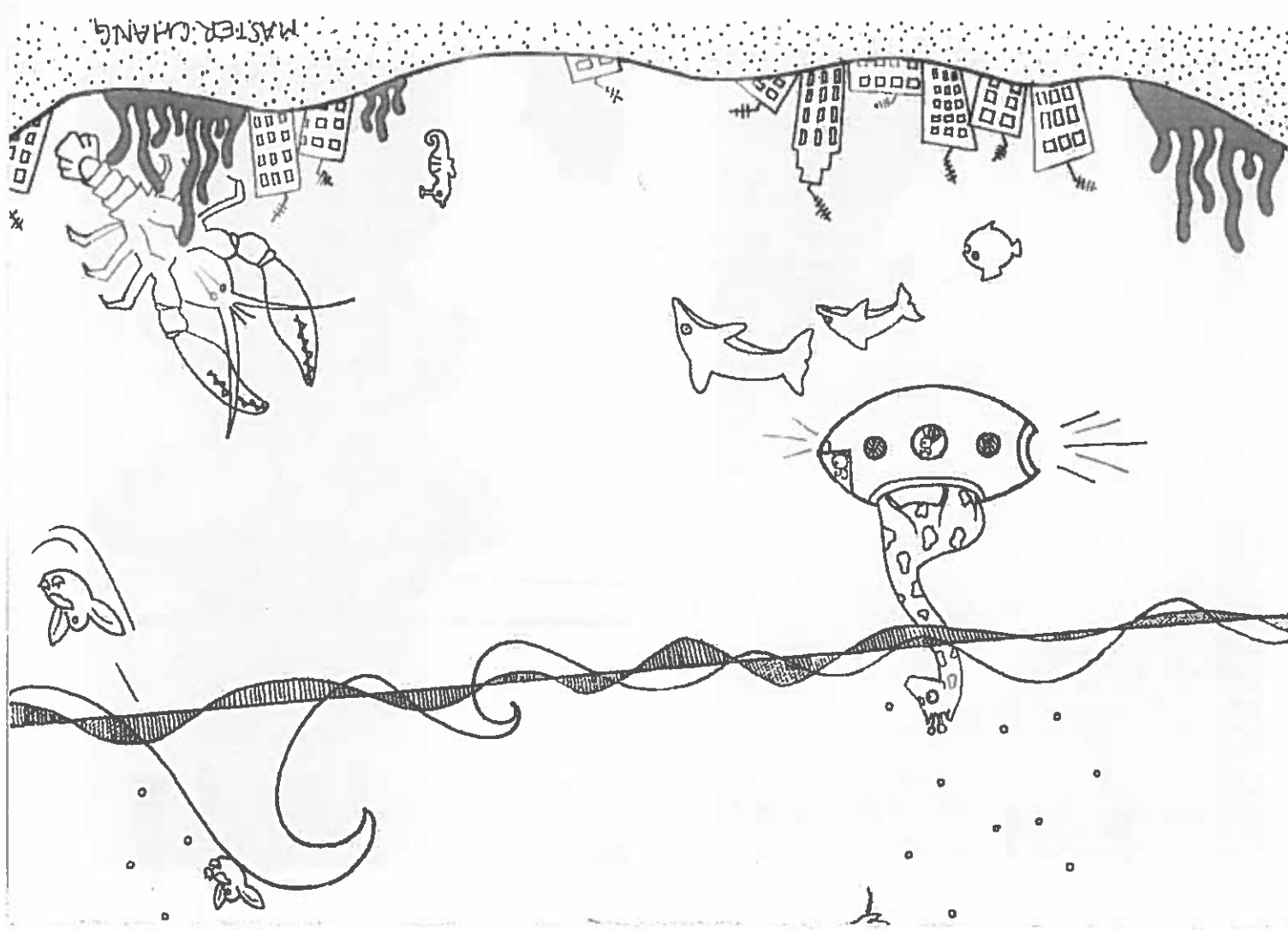


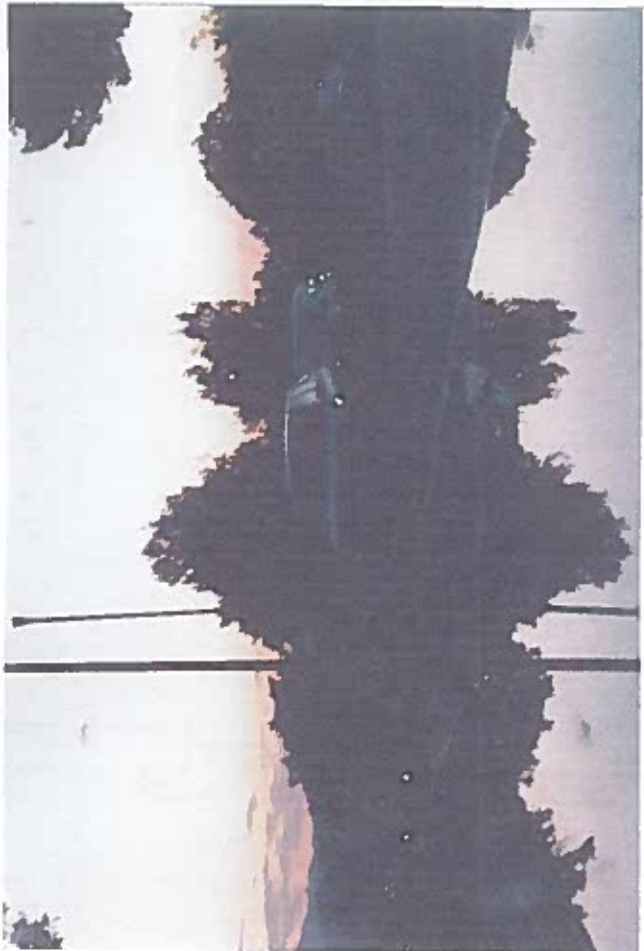
foiré. A côté de toi. Je t'ai demandé poliment, « Je peux m'asseoir là Léonard ? » t'as secoué la tête en guise de oui et l'as furtivement tournée vers Ségolène Royal qui blablait dans la boîte à conneries. As-tu apprécié ma politesse oblige ? remarqué que je n'ai demandé qu'à toi et pas à Jérémie de l'autre côté, qui de toute manière semblait s'en tamponner le coquillard, occupé qu'il était à engloutir son steak en une seule bouchée ?

Soudain, après une bouchée de petits pois trop verts pour être crédibles, t'as tourné tes bouclettes frétilantes vers moi et derrière tes binocles tes yeux sérieux m'ont demandé : « tu l'aimes bien, elle ? » Tu parlais de Ségolène Royal, je t'ai répondu que bof, tu sais, moi, les politiciennes et politiciens m'intéressent pas des masses. T'as tremblé de rire. « Alors tu l'aimes pas ? » tu t'es de nouveau informé. « Nan, je l'aime pas ». T'as de nouveau tremblé de rire. Ensuite tu ne m'as pas lâché la grappe du repas.

Tu m'as inondé de questions et réflexions, une pluie diluvienne que t'étais devenu, et je ne parie pas que des postillons que ça occasionnait. Miracle ? Oh, je n'y crois pas du tout. Avouons que tu es passé radicalement du rejet au cramponnage. Comme si des gusses, loin, très loin, au cours de cérémonies endiablées dont les rituels codifiés échappent encore aux intellects les plus fins mais excessivement conditionnés des exploratrices et explorateurs ; comme si ces gusses-là avaient décidé ce jour-là, selon l'étude d'un calendrier fort complexe, qu'il était temps de piquer une aiguille dans le cul de la poupée à ton effigie. Que cette aiguille ai pris la forme de Ségolène Royal à nos yeux profanes n'est que la preuve de l'humour tordu des gusses en question, il ne peut y avoir d'autre explication.

Le lundi d'après tu ne t'es pas fait prier pour venir jardiner. Le jardin t'en sera éternellement redevable, d'ailleurs. Il faut bien dire que tu fus le travailleur le plus opiniâtre. Il fallait que te force à prendre des pauses, parce que putain, à te voir creuser des sillons à coups de pioche j'avais l'impression de voir une bande de totos s'achamer sur la vitrine réticente d'une banque. Je t'ai parlé de Stakhanov une fois, t'as tremblé de rire et ça t'a marqué, le camarade est sou-





spasmes et les yeux qui se plissent tellement qu'on croirait que t'es en train d'accoucher. J'adore quand tu ris, Léonard.



Ce que tu ne sais pas, Léonard, c'est que j'étais allé questionner les anciens et les anciennes, en arrivant au foyer. J'avais demandé, « pourquoi Léonard il refuse de me dire bonjour ? » Les réponses variaient, selon le degré de terreur que tu inspirais : « Fais gaffe, si t'insistes il va t'en coller une » ; « Il fait ça avec tous les nouveaux, tu verras ça va s'arrêter » ; « Invites le au jardinage, il va bien aimer, ça va le détendre » ; « Léonard il est dingé, il peut devenir super dangereux quand il pète un câble, il vaut mieux l'avoir dans ses petits papiers, il ne respecte pas beaucoup de monde ici ».

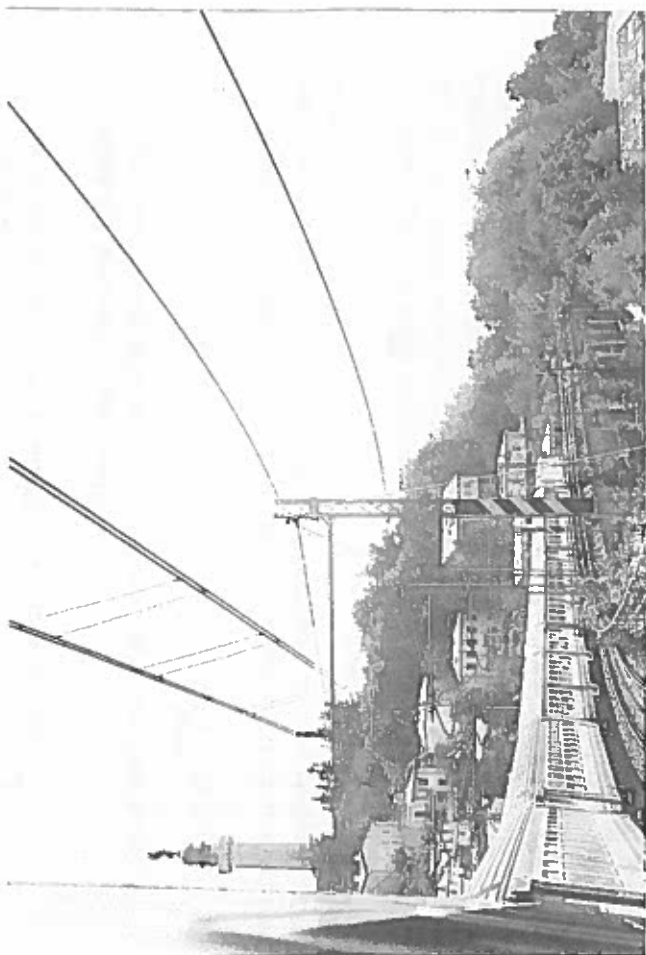
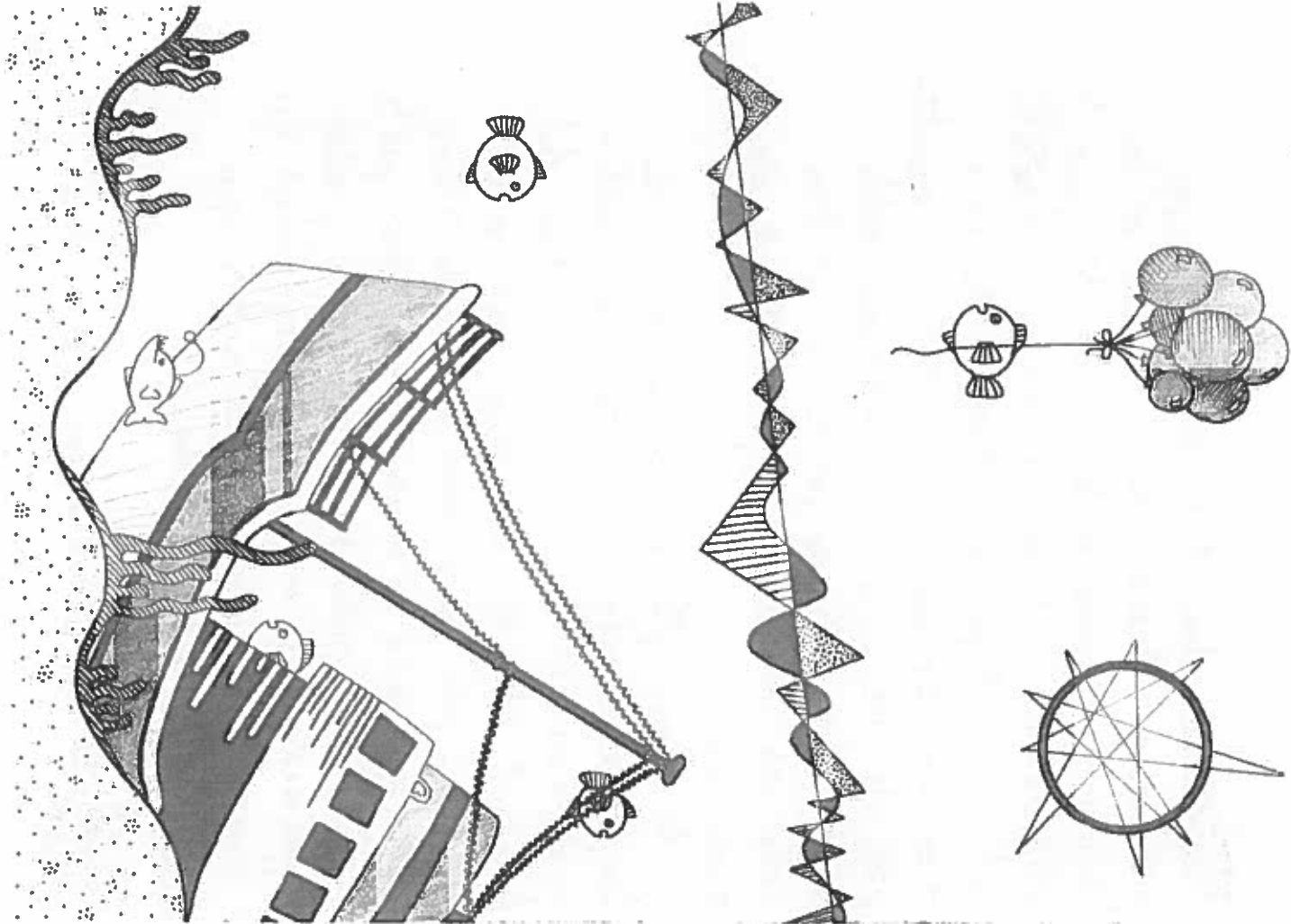
Evidemment, je t'ai laissé ton temps, je ne t'ai pas tiré par le paletot pour t'obliger à me serrer la pince. Je t'ai invité au jardinage, mais c'était un poil trop tôt ! Et puis j'ai feint de t'ignorer. Je t'ai laissé faire ton cinéma le lundi avant même de t'avoir adressé la parole, sans te regarder. Je t'ai dit salut de loin, en ayant l'air de ne faire ça que par convention sociale. Remarque, c'était facile, je ne travaillais pas sur ton unité. C'était facile, aussi, de ne pas avoir peur de toi, parce que tes grandes crises de colère je n'y assistais pas, et parce que je crois que j'en voyais de pires là où j'étais.

Restaient les weekends, où je venais bosser sur ton territoire. Avec le temps tu t'es apaisé, je pouvais être dans les parages sans que tu pètes un plomb. Fallait pas déconner non plus, pas question de tailler le bout de gras ensemble. C'était dommage, t'étais le seul de l'unité avec qui il était possible d'entretenir une conversation. Bonjour ça va, ça suffisait, tu repartais vite dans ton coin à ta manière de tortue, tête dans les épaules, comme si tu craignais continuellement de recevoir un projectile.

Jusqu'à Ségolène Royal. Pour une raison indéfinie je bossais « en haut » ce samedi midi, avec Colin. J'ai fait réchauffer les plats, vous vous êtes attablés selon vos petites habitudes, en laissant la télécho allumée, j'ai rien dit je n'étais pas chez moi, Colin semblait tolérer ça. Quand j'ai amené les plats vers les deux tables il ne restait qu'une place libre, comme pour un jeu de chaises musicales







Harage... Comptons 15h de travail à peu près pour le travail du sol, le semis et le brûlage, 7h pour le binage et 90 pour le désherbage. 2h par planche pour la récolte, soit 60h. A peu près 3000 € de main d'œuvre... En comptant 125 kilos récoltés par planche, ce qui est ambitieux cette année, les 10% de pertes de carottes inverses, vous vendrez pour 8000 € de carottes.

En étant optimiste, on compte 1/3 du temps passé entre le lavage, le conditionnement et le commercialisation. Au bas mot, 2500 €. La marge pour votre exercice pas très sérieux est de 2500 €. En avez encore le remboursement des prêts, le prix des graines, l'essence, les pertes supplémentaires en hiver, les sangliers qui sautent à creuser, les mouches qui pondent encore et encore...

Moralité : il ne reste pas grand chose.  
RIBVAN



Ce qui est navrant c'est que j'ai maintenant compris que « qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? » est une dérivée de « quelle profession pourras-tu raisonnablement exercer ? » : autrement dit, « quelle sera ta place dans la grande chaîne de l'exploitation ? », et que ce n'est plus vraiment à moi de répondre à cette question.

Tu feras des études.

J'ai fini par sauter du train à l'approche de la gare de triage.

Scène 3 : « Non, non, steuplail, pitié ! »

Foyer pour adultes autistes et psychotiques. Région parisienne. 2014

Il faut cultiver notre jardin a dit Pangloss à la fin du livre.

Tu me zieutais par-dessus tes binocles et à chaque fois tes bouclettes frémisantes m'annonçaient ton frénétique hochement de tête vertical. « NON NON STEUPLAIT, NON NON ! »

Putain, gars, on aurait cru à voir ta tête livide que j'étais l'incarnation de ta plus grande terreur, celle qui te faisait pissier au lit, dont t'imaginais la forme sur chaque ombre mouvante dans le noir approximatif de ta chambre. Maintenant je pense que ça te faisait vraiment flipper mais que t'avais aussi un sacré talent dans le genre dramatique. « MADAME RELOUX, MADAME RELOUX, J'VEUX PAS FAIRE JARDINAGE, MADAME RELOUX !!! »

Toi-même, plusieurs mois après m'avoir joué cette scène un nombre incalculable de lundis, t'en ris et tes mots se marchent les uns sur les autres : « Sandro tu te souviens quand je voulais pas te dire bonjour tu te souviens tu te souviens je voulais pas aller jardiner avec toi tu te souviens, j'allais voir Madame Reloux, je criais et tout ! Mais maintenant je t'apprécie, je t'apprécie t'as vu ! »

Alors on se fend la poire en y repensant : « carrément, je m'en souviens, t'avais l'air tout affolé, tu parlais chez Madame Reloux en vociférant contre moi. Ce cinéma que tu nous faisais ! » Quand tu ris, t'as la tête qui fait des



Et alors ?

Alors il faut se réarmer des mots, charger et bien viser : tirer dans les ge-  
noux des gestionnaires, les séquestrer dans leurs protocoles et tout simple-  
ment faire notre métier puisque nous en avons un.

Résultat :

« Vous êtes un romantique, jeune homme, un fanatique : il faut revenir à la  
réalité. »

Réponse :

Il faut tout de même l'être un peu, pour ne point perdre patience lors-  
qu'Anselme, encore lui, sur le chemin de la piscine interrompt sa marche devant  
chaque grille, d'égout de ventilation ou bien d'aération, se penche doucement  
pour s'y coller presque le museau. Mutinerie urbaine ! crient les regards atterrés  
des passant-e-s. Ce n'est donc point cela qu'il faut contempler, et encore pas de  
cette manière, cul en arrière et nez retroussé, les yeux ratatinés sous les pau-  
pières. Perte de temps ou découverte du monde ? Quand les autistes écriront le  
Lonely planet on s'émerveillera bien plus souvent en voyage.

**Souvenir d'enfance : « A la recherche du déterminisme », partie 2.  
Douloureuses et sulfureuses années 2000**

Les adultes me disent que je grandis trop vite, il n'y a pas si longtemps  
j'étais haut comme trois pommes. Déjà chiant, mais différemment. On me pose  
toujours les mêmes questions mais cela semble plus sérieux maintenant. Je ne  
réponds plus bouclanger car j'ai bien compris que les adultes seraient pris d'un  
petit rire entendu avant de me prier d'être plus mature.

Il faut que tu fasses des études, c'est dans l'ordre des choses.

J'invente donc que je veux faire journaliste. Journaliste explorateur, repor-  
ter quoi. On me dit qu'il faudra s'accrocher, travailler dur, les places sont  
chères. J'acquiesce, on verra bien.



la carotte solaire. Les carottes donnent bon  
tôt quand on les mange, pas quand on  
les désherbe. Temps de travail estimé  
50h, vous êtes 4 ou 5, y'en a pour un  
moment.

**Pousse:** La partie la plus agréable,  
il suffit d'aérosol régulièrement. De  
toute façon, vous n'avez pas le temps  
de faire un deuxième désherbage,  
étant donné que le premier vous a mis  
en retard pour vos poireaux, vous avez  
maintenant un demi-terrain de pot  
de poireaux à désherber à la main.

**Ravageurs et maladies:** L'ennemi  
principal en carottes, c'est la mouche,  
elle pond et vous obtenez de jolies galeries  
noires dans vos carottes invendables. Pour  
limiter les dégâts, il est conseillé de  
protéger vos cultures avec un voile anti-  
insectes. Après, bien sûr, selon les années  
il y a la gèle, les pucerons, nématodes, etc.



tons pas de blouse ni ne disposons de chevaliers, et ainsi de suite dans le  
désordre : Anselme, la toile, nous, la toile, nous, Anselme :  
« Ooooooh » bruissent les bouches en canon. Anselme caresse l'air et  
sa toile de ses baguettes : c'est un jazzman, ce blondinet boucé. Et An-  
selme d'en remettre des couches, il sait émoustiller son public.

Les jeunes ont certainement passé du bon temps sur le chemin de  
halage, mais n'ont pas appris grand-chose, et qu'importe car c'est le  
peintre qui a été enseigné ce jour, et la rivière était joye.

Mais je commence à m'égarer ! Reprenons le fil, nous en étions au moment  
où je m'énerve légèrement :

Et oui, car c'est emmerdant, à la fin, de chercher les mots idoine pour ex-  
pliquer, c'est emmerdant parce qu'on nous les a dérobes. Les mots sont des  
salauds, de sales traîtres qui vous poignardent dans le dos pour se jeter dans les  
bras de leurs gestionnaires. Prenons concret, tiens : sois plus concret,  
m'exhorte-t-on. Parce qu'êtré-la, créer du lien, c'est pas concret, du con la joie ?

Concret est un gros salopard, car il fourmille avec Efficace dans la bouche  
des gens qui dédient sans savoir ; et de cette Juteuse union dégoûline du Ren-  
table. Les cracheurs et cracheuses de protocoles ont d'ailleurs remplacé le mot  
personnes par situations. C'est beaucoup mieux qu'une personne, une situation  
car ça fait ce qu'on demande gentiment, ça signe son contrat et ça se brosse les  
dents avant d'aller se coucher, ça ne pue pas, ça ne délire pas, ça ne gueule pas,  
ça ne se trompe pas : ça ne vit pas, une situation.

Je ne suis pas rentable et probablement pas très efficace. D'ailleurs,  
l'imagine que pour les pété-es du siphon, les abimé-es de la vie qui tournent  
pas rond, les qui se trimballent cahin-caha, être rentables, ça les dépasse pour  
l'instant. En revanche, créer du lien, je crois toutefois plus rassurant que le pro-  
concret. C'est sûrement pas suffisant, c'est toutefois plus rassurant que le pro-  
jet d'insertion à parapher sur chaque page dater signer s'il vous plaît on réva-  
luera votre situation dans six mois en commission veuillez disposer merci, Tan-  
ger votre chambre chercher du travail fermer votre gueule ce n'est pas vous qui  
décidez, on ne prendra votre avis qu'une fois par mois. Mais je peux me trom-  
per, évidemment.

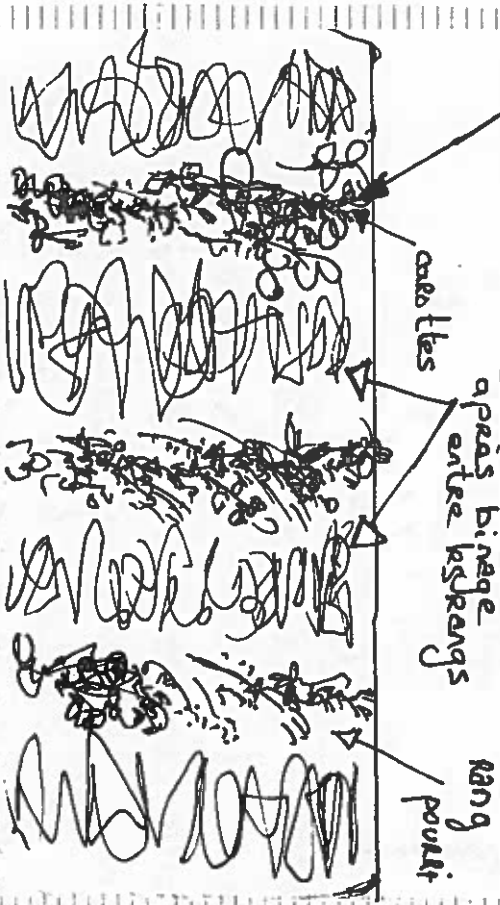
des concepts compliqués râler blaguer gueuler rassurer... Le fleuve du réel concret. Les gens aiment le concret. La poésie c'est dépassé, ce n'est pas concret, ça ne décrit donc rien précisément et c'est inutile. Cela fait perdre son temps, qui plus est. Pourtant des poètes j'en côtoie tous les jours : Hier, par exemple, Richard m'a claironné que j'étais très symétrique et c'était un compliment, tandis que Martin inventait un carillon en entrechoquant mes clefs et la truelle au lieu de semer ses haricots verts. Poètes inventeurs-rices sont les autistes avec qui le partage de consistants morceaux de vie. Oui, ils et elles peuvent aussi se montrer monstrueusement chiant-e-s, mais cela tout le monde sait le faire à merveille. Ceci, beaucoup moins :

Le peintre qui anime son atelier de peinture en plein air a aujourd'hui des client-e-s bizarres. Il n'a toutefois pas modifié son mode opératoire : il nous guide vers la sortie du bourg breton où nous l'avons retrouvé, de la sortie vers un chemin de halage et sur ce chemin de halage au bord de la rivière, en ribambelle il a disposé des chevaux, de telle façon que l'on a vue sur la rivière si l'on s'assoit en face. Notre bizarre troupe d'artistes s'installe, Anselme en tête de cortège, chacune devant un cheval, et n'écoute guère les minimes consignes du peintre, qui parle de libre expression et de sentir le paysage, de représenter ce qu'il vous inspire. Il n'a cependant pas tourné les chevaux vers la forêt mais vers la rivière, hein, c'est ça qu'est beau non ?

Rapidement le peintre se rend compte que ses client-e-s d'aujourd'hui ne sont vraiment pas comme les autres, évidemment aucun des cinq ne se met à représenter ce qui coule sous ses yeux, ce qui, dit-il un peu gêné, « lui change du quotidien ». Petit à petit sa gêne s'estompe, gommée par l'émerveillement. Il n'est pas seul car de menus attroupements se forment autour des imperturbables jeunes peintres : c'est un lieu de passage, ce chemin de halage. Anselme en tête de cortège attire en particulier les « ooooooh » ronds de la bouche et des yeux : muni d'un pinceau par main, Anselme joue de la batterie à coups feutrés sur la toile, sur son nez aussi un peu, en baladant ses yeux rieurs sur chaque yeux arrondis, lesquels yeux toujours arrondis sautent d'Anselme à sa toile, puis à nous les éducés reconnaissables en ce que nous ne por-



Désherbage manuel : En général on arrive en juillet, selon l'année on se tape des températures chaufferies, autour de 30°C. N'oubliez pas la casquette et

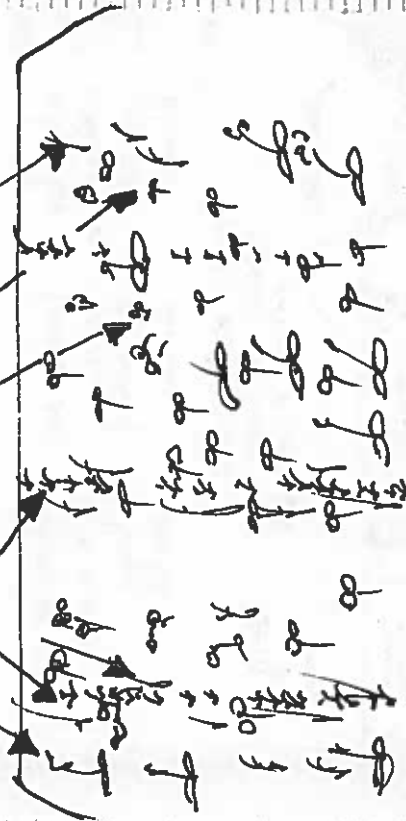


- Penouze
- plantain
- capelle
- li Selon
- mouren
- chardon
- characade
- menthe
- rumex
- fumeterre
- gaillet
- verveine
- arachide
- canaville
- folle avoine
- laitton
- morelle

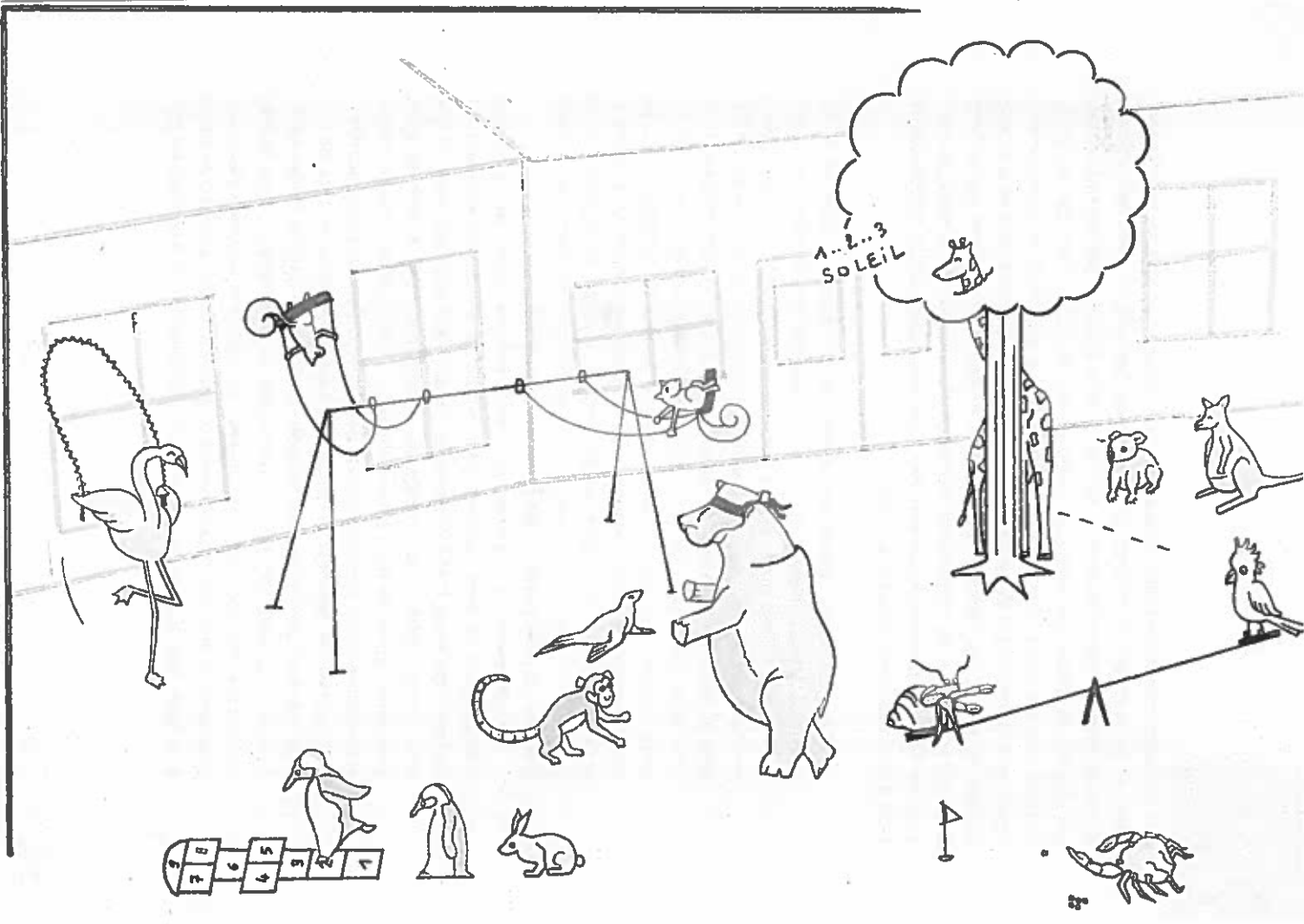
désherbage manuel, pour lequel vous es perez que vous aurez assez de temps au moment où il y en a besoin. Deux semaines plus tard, ci-dessous le résultat pas microbolant.


Tout le reste qui se plaît bien là

Carottes qui mettent un temps fessant la provocation a lever



**Blitz:** Le binage se fait à l'aide d'une bineuse trois rangs. Opération délicate de venir biner des carottes qui mesurent un demi-centimètre avec des grosses dents. Il faut travailler à la bonne profondeur pour éviter de recouvrir les carottes ou au contraire ne pas travailler suffisamment proche du rang. Cette opération vous lase une semaine ou deux avant un





Il biablate en ouvrant la boîte qu'elle n'avait pas à avoir honte, et patati et patata. Elle s'en fout, hoche la tête, chope les serviettes, plince brièvement les lèvres en guise de merci et se carapate. Il ne s'agit pas que de ça probablement : c'est plus profond ?

Le stagiaire, lui, est content, pour trois raisons. 1) Elle a craché le morceau, grâce à son bout de papier : chouette, il a trouvé un truc 2) Il avait deviné ! 3) Voilà qu'il lui arrive quelque chose d'intéressant : une belle situation pour son dossier ! Plus tard, le stagiaire sera encore plus content : Sherlie cesse de filer avec lui, il devient un peu plus « éduqué » auprès d'elle, cela tombe bien, dites, c'est pour cela qu'il est là : il apprend. Il y avait bien un truc à débloquent, un déplacement à opérer, c'est chose faite grâce au truc de Sherlie et au truc du bout de papier.

**Intermédiaire soulographe :** « Soit concret ! »

Un bistrot, Paris. N'importe quand dans la nuit.

Garcin, à la fin de la pièce, avait pourtant compris : « Pas besoin de grill, l'enfer c'est les Autres. »

Mon métier, c'est « être là », réponds-je à présent, aux oiseaux de nuit qui s'enquissent de ce que je fais, « vraiment ». Je suis vraiment là, cela personne ne peut le mettre en doute, je suis là, disponible, je viens vers toi, tu viens vers moi, on s'appivoise comme dit le renard aux oreilles pointues, tu me cherches tu me trouves. C'est cela, d'abord. Avant de songer à autre chose de basique mais pas simple comme : essayer de t'aider à vivre avec les Autres.

Je peux également réciter la cascade du faire-avec quotidien, la belle banalité : jardiner bricoler acheter le pain se laver cuisiner manger faire les courses du cheval des percussions s'essuyer les fesses, jouer au UNO au badminton à quoi ni non tondre la pelouse patiner aller chez le docteur mettre la table se moucher acheter un tee-shirt le mettre dans le bon sens ou le journal pour ensuite le lire et le commenter passer le balai écouter de la musique danser se marrer faire la vaisselle se promener faire des guillis dessiner tenter d'expliquer

travailler le sol assez tôt dans la saison. Voilà, mais les gens aiment beaucoup les carottes donc il faut en faire au moins 30 planches de 3 rangs de 70m de long...

SEM : On sème avec un semoir 3 rangs attelé au tracteur. En théorie, c'est pratique, en pratique comme le semoir est vieux, il faut quelqu'un pour appuyer dessus sans trop savoir si les graines tombent à la bonne densité, la dose du sem. est de 7,5 à 4 Kg/Hectare

BRUTÉE : 8 jours après le sem, avant la levée, on utilise un houeoir parce que sur un châssis, qu'on attèle au tracteur. Les bordures de gaz cachent un peu qui va quiller une partie des adventices en germination. Après toutes ces précautions, le travail bien mené pour éviter un enherbement problématique, une irrigation par aspersion, voilà le résultat après deux semaines...

## EXERCICE DE STYLE AUTOUR DE L'ITINÉRAIRE CULTURAL DE LA CAROTTE PLEIN-CHAMP EN AGRICULTURE BIOLOGIQUE

**AVANT LE SEMI :** On peut occulter la terre avec une bâche pour limiter les adventices. Il ne s'agit que de cela, limiter les adventices, on n'utilise plus le terme « mauvaise herbe », un peu comme quand on décide de dire « usager » dans le social. Adventice, c'est plus doux mais ça n'enlève pas la force de son enrèncement.

**TRAVAIL DU SOL :** On décompacte si possible en profondeur pour obtenir un horizon meuble. La carotte aime un sol sableux mais la plupart du temps on a un sol limoneux dans le bassin Remais, donc on fait avec. C'est chiant, la cohésion n'est pas très bonne, dès qu'il pleut on a une grosse croûte de battance, ça empêche la levée et on a du mal à



définir un choix vaste et éclectique d'objets et de concepts. Le stagiaire lui a déjà fait remarquer qu'on n'était pas chez les Schtroumpfs : tu peux me trinquier le truc pour faire un truc ? est une phrase que personne ne peut comprendre à part elle. Elle demeure dans son coin comme si elle voulait faire reculer le mur, ou plutôt s'y mouler par légères frictions. L'agencement de ses sourcils évoque l'agacement. « Bah le truc, dans le truc ! » crache-t-elle, désignant du doigt l'armoire à pharmacie, contre le mur d'en face, derrière le stagiaire attablé.

Via aut chose. Le stagiaire tend gravement les sourcils vers l'axe de l'arête de son nez, et grossit les yeux, des yeux de gros poisson bête et hébété. Ce que Sherlie ne manque pas de remarquer. C'est peut être inconsciemment l'effet recherché : mettre le stagiaire dans l'embaras.

Tout le monde est ainsi bien emmerdé à ce point précis de la scène : l'une ne sachant comment rendre intelligible sa demande, elle ne fait d'ailleurs pas beaucoup d'efforts, elle apprécierait probablement qu'il devine, ce crétin ; l'autre cherchant sincèrement un moyen plus subtil que tu vas la cracher ta Valda Nom de Dieu ; pour qu'elle accouche de ce qu'elle est venue demander en profitant de sa solitude de stagiaire, soupçonne-t-il de plus en plus fort. Il commence - il n'est pas si stupide tout de même, l'effet globes oculaires béants est là pour en ajouter au dramatique de la scène - à saisir que cette demande pusillanime entretient un rapport avec l'intimité de la jeune fille.

En affectant l'ennui il se saisit d'un morceau de papier, y griffonne le mot TRUC et lui balance. « Tiens, voilà le truc ! » Elle l'attrape furtivement. En quelques secondes qu'il vit au ralenti car il est concentré sur sa réaction, l'expression de Sherlie passe successivement de l'étonnement extrême à l'esquisse d'un sourire qui se termine en joyeux et sonore esclaffement.

La jeune fille se rapproche du bureau, pose les mains à plat dessus en décomposant chaque geste, du moins c'est ainsi que le stagiaire perçoit son déplacement, à la manière d'un automate ; et ainsi appuyée, en tension comme si elle s'apprêtait à grimper sur le bureau, elle penche subitement la tête sur le côté gauche et lâche, sûre de son effet : « Je veux une serviette s'il te plaît ». Les syllabes sont bien détachées, scandées.





VOITURES QUI ARRIVAIENT SUR LA VOIE D'INSERTION POUR  
LE FAIRE ENRAGER.  
GRANDE FUT MA TUBULATION LORSQUE, DANS LE RETROVISEUR,  
JE VOYAIS LE TYPE S'IMPATIENTER, S'AGACER. IL ETAIT COINCÉ  
DERRIÈRE MOI.

CETTE HISTOIRE EUT UNE CHUTE BIEN MOINS CHEVALERESQUE  
QUE CELLE QUE J'AVAIS IMAGINÉ PUISQU'IL FINIT PAR ME  
DOUBLER, TOUT SIMPLEMENT.

ÉCHEC DE MON RÔLE DE JUSTIFIÉ ET FIN DE L'HISTOIRE.

## MASTER CHANG



Eh bien l'analyste ne s'est pas préoccupé de ma potentielle réincarnation en toucan. Il s'est enquis de ma jeunesse, de mon adolescence, jusqu'à ce que nous nous embrouvions. Je suis tétu, paraît-il, je n'ai pas lâché l'affaire, lui non plus. Pas d'accord, irréconciliables. « Putain, il m'a pris la tête, le psy », j'ai raconté ensuite. Il n'a pas voulu me laisser dire que l'on pouvait se construire avec des anti-modèles. Il lui fallait un modèle, un idéal du moi, c'est comme ça et pas autrement, j'ai soutenu que non, il est parfois préférable de se dire « jamais je ne serai comme lui, elle, eux ». Surtout pas.

J'ai beau jeu de faire le mariole, il était probablement plus malin que moi sous ses airs de bûche gelée. J'ai dû lui plaire puisque j'ai été pris.

Pour l'animal, je n'ai pas cherché. La réponse, c'est Richard qui me l'a donnée au dîner six ans plus tard, après avoir déclaré avec emphase à Caroline qu'elle était un grizzli. « Et moi, alors, je suis quoi ? » Richard s'est chiffonné les yeux en relevant les pupilles vers ses sourcils. Puis, d'une voix suave, mielleuse et traînante : « toi, t'es le chaanaat... LE chat ! »

### Scène 2 : « Le Truc. »

Un foyer pour adolescentes. Région parisienne. 2011.

On a bien essayé de m'y initier au cours de soirées arrosées au Fernet-Branca, je n'ai pas encore saisi toutes les règles et subtilités de ce jeu argentin : le TRUCO. L'essentiel est de savoir qu'il s'agit d'un jeu de cartes qui se compose en fait de deux jeux en un seul et qu'il est tout aussi essentiel de savoir mentir avec aplomb, parler fort et faire des mimiques pour avoir une chance de gagner.

C'est son premier stage. La directrice était sceptique : « Vous êtes un jeune homme, sans expérience, les jeunes filles vont vous mener la vie dure. Je suis là pour apprendre, Madame, rétorquait-il doucement, timidement. »

Quelques-unes viennent tester sa solidité d'une façon inépuisée jusqu'ici, elles sortent la carte de la séduction. Sherlie, en particulier. Il a commencé par l'aider à faire ses devoirs. Sherlie s'intéresse plus à lui qu'au théorème de Tha-

# NTM le SUV

Mier, alors que se finissait enfin cette tournée de travail que je n'avais jamais voulu commencer, j'entrerais dans ma superbe Clio 2 avec la ferme intention de me conduire chez moi pour me terrer sous ma couverture et mater des vidéos à 360° de requins, abandonnant alors toute perspective de concert, de fête et d'échange avec d'autres êtres humains comme je l'avais initialement prévu. Une fois ma cassette insérée dans mon lecteur de l'an 2005, je tournais la clef d'un bref quart de tour et entendais ronronner le puissant moteur de ma bagnole de pauvre. Je m'insérais sur la rocade et découvrais sans surprise les bouchons à perte de vue. Sous la pluie fine, j'attendais, exténué. Soudain, je découvrais que l'immense SUV noir derrière moi me collait au cul avec insistance. Le principe du "bouchon" me permettant ni d'aller plus vite ni de doubler, j'étais donc pressée par la pression de ce gros bourgeois à l'allure vaine qu'il me débectait au plus haut point.

L'allure vaine qu'il me débectait au plus haut point. C'est pourquoi, étant plutôt patiente en règle générale, je me surprénais à adopter un comportement des plus surprenant : je décidais alors de faire justice moi-même. Cet homme allait comprendre sa bêtise par interprétation de mes actes, il allait comprendre que rien ne sert de couler le cul de la bagnole d'en face quelque soit la situation et encore moins dans les bouchons ; il allait sortir de sa caisse, toquer gentiment à ma fenêtre et implorer mon pardon ; il allait se repentir et promettre de ne plus jamais intimider personne ; il

irait de ce pas vendre sa caisse et acheter une fiat punto d'occas ; oui, il ferait tout ça puis que j'avais décidé de ne plus avancer et de laisser passer toutes les





trécir. Soulagé je suis, car Alice n'éclate plus son lit par terre. Quand on se sent bien quelque part on ne se met pas à exploser son plumard, n'est-ce pas ?

C'est Alice qui achève de me tranquilliser (à son insu), les trois ou quatre fois où je retourne la voir, après qu'elle ait ouvert la porte et balancé petit à petit l'intégralité de ses frusques, puis les draps, ne gardant que la couverture beige et rêche fournie avec le lit. Elle a jeté sa folie avec le linge. Je la borde plusieurs fois, je chantonne pianissimo le cul par terre en massant ses mains tordues. Je plisse les yeux dans la pénombre en fixant le mur et petit à petit nous nous apaisons tous les deux. A trois heures du matin quand Sébastien vient prendre le relai, je le laisse avec le silence obséquieux du couloir, un tas de fringues et de draps tel un cairn devant la porte ouverte de la chambre où Alice dort tendrement à même le plastique du matelas anti-escarres, et le néon blafard, seul témoin du rodéo.

En regagnant ma piaule, mon lit grinçant, mes draps et ma couverture rêche, ma tête bourdonne de sommeil. Juste avant de sombrer je décide de rester, finalement.

J'ai pleuré aussi, mais trois semaines plus tard, quand il a fallu dire au revoir à toute cette bande de péte-e-s du casque.

#### **Entretien entre quatre murs, première partie.** **Un Institut Régional de travail social, mai 2010.**

Les filles qui passaient avant moi m'ont prévenu d'un air circonspect : Il va te demander quel animal tu pourrais être ! J'ai turbiné sur ma chaise d'attente : quelle ânerie répondre ? Un dauphin ? Un scorpion ? Un fennec ? Une scolopendre ? Je me pose d'ordinaire une montagne de questions allant du saugrenu à l'obsessionnel jusqu'au profondément débile, mais je suis bien forcé d'avouer que je n'avais jamais réfléchi à la transmigration de mon âme.

Monsieur le psychologue dit bonjour tout raide. Monsieur le psychologue est un cliché du genre. Une tige acariâtre. Roide, glacial, un bout de bois mort congelé attaché sur la chaise en plastique rose fluo. Est-ce un rôle ou son attitude habituelle ? Soyons-en sûr, le Désir est bel et bien réprimé, comprimé, malaxé, il ne reviendra pas montrer sa trogne par la fenêtre.





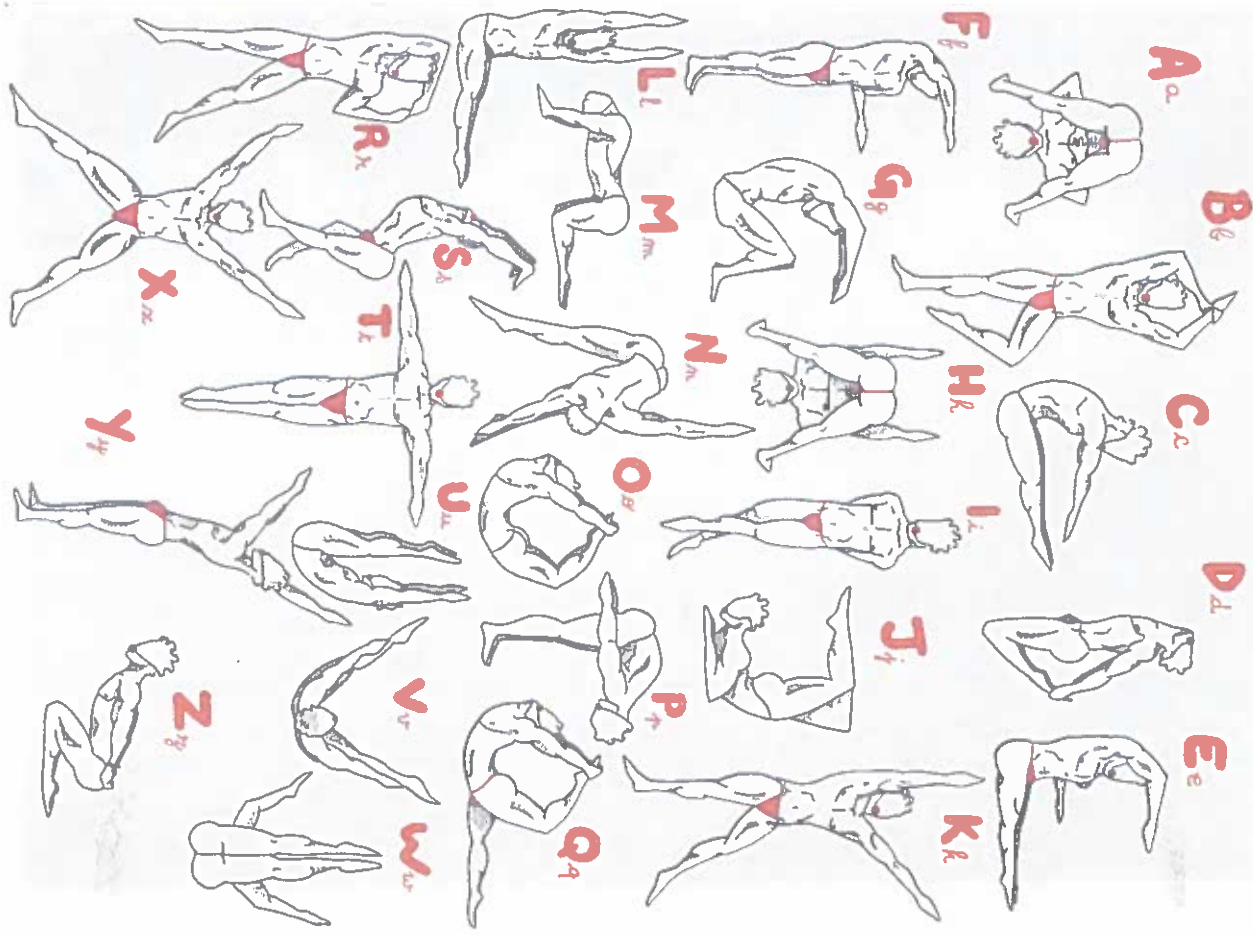
fixe, et des petits doigts recroquevillés qu'elle utilise à présent pour saisir le cadre de son lit, et très vite, boum !, boum !, boum !, lui faire cogner le sol à répétition, frénétiquement devant ma non-intervention effarée. Boum !, boum !, boum !, Alice cogne le cadre du lit, cognecognecogne boum !, boum !, boum !, ohé putain mais fais quelque chose reste pas planté là comme un bouffon ! boum !, boum !, boum !, merde qu'est-ce qu'il faut faire dans ces cas-là ? Boum !, boum !, Ah, une variation de rythme. Intervenir ! Boum !, boum !, boum !, et personne ne vient à la rescousse : Dé-mer-de-toi. Boum !, boum !, boum !

« Doucement Alice », je dis doucement en lui effleurant l'épaule droite. Et Alice me bigle en levant ses yeux vers moi mais pas sa tête. C'est surprenant mais elle se met au lit sans grogner et me laisse m'en retourner sur mon matelas. Bonne nuit ! Le grésilleme du néon automatique gratte le silence.

**BOUM !, BOUM !, BOUM !, BOUM !, BOUM !**

Alice ! Entre deux séquences de manutention brutale, elle ouvre de nouveau la porte pour balancer des sapes dans le couloir. Une façon de m'inviter ? Cette fois cependant Alice ne veut pas retourner dans son lit, me plante ses ongles dans le poignet et continue tranquillement de fracasser le cadre, solide pour un lit de collectivité me dis-je au passage. Voici venu le moment de demander l'aide. Bravo, camarade, te voici connecté au réel.

Le directeur adjoint qui m'a suivi au pas de course lorsque ma petite tête affolée a interrompu la réunion pour prévenir qu'Alice était en train de martyriser son lit ne tergiverse pas : nous sortons le lit de la chambre, puis l'ensemble du mobilier en prévision. Il me laisse désemparé dans la chambre avec Alice et son matelas, Alice tout aussi désemparée puisqu'elle n'a plus rien à fracasser. J'aide Alice à se coucher, c'est bas un matelas au sol, et bonne nuit : je chemine vers mon matelas à moi, la boule dans mon ventre est remontée dans ma gorge, gigantesque, râpeuse, coiffée en brosse. J'ai envie de pleurer, je me dis que le directeur adjoint est un gros connard du genre à laisser dormir quelqu'un dans une piaule avec juste un matelas. Je visualise Alice sur son matelas, par terre dans sa turne sans meubles, je me vois à sa place et j'ai des frissons anxieux : l'asile. Je ne pourrai pas tenir, pense-je à nouveau. Et d'un autre côté, alors que je me gave du silence revenu, la boule peu à peu commence à se ré-





fort gentil et ne m'en a pas voulu de ne pas savoir comment m'y prendre dans les chiottes de la gare pour l'aider à se lever du fauteuil pour aller pisser. J'ai passé la première épreuve, le train, puis installer Norbert dans sa chambre, faire l'inventaire de ses affaires. Norbert était un type jovial, il partageait sa chambre avec Dominique, son pote qui était un peu plus ravagé, tordu et baveux, mais somme toute marrant. Bref, Norbert et Dominique, ça allait, je m'en sortirai bien avec ces deux gusses.

Pourtant au dîner je ne partage pas ma table avec Norbert et Dominique : il faut varier.

J'ai ensuite accompagné Norbert et Dominique pour le coucher, ça je m'en suis plutôt bien sorti je crois, vous aider à vous défroquer, laver les dents, mettre une protection que j'ai d'abord mise à l'envers malgré la formation que j'avais un peu oubliée, heureusement Norbert m'a fait remarquer que c'était dans l'autre sens, le pyjama et puis vous couvrir et vous souhaiter bonne nuit, demain matin on va en ville à Angers se balader, bonne nuit les gars. Je me sentais un peu rasséréné mais toujours certain de ne pas pouvoir continuer. Je ne sais plus pour quelle raison j'étais de nuit le premier soir, avec Sébastien. Etre de nuit, ça voulait dire que tu veilles une partie de la nuit, une personne jusqu'à trois heures, l'autre de trois à sept heures. On m'a donné le premier quart, j'aurai du soutien en cas de besoin : on ne se couche pas tôt, en « séjour adapté ».

Assis sur mon matelas posé sur le palier de la cage d'escalier, je dois gesticuler toutes les cinq minutes pour raviver la minuterie automatique. Les autres sont en réunion, moi je veille, le couloir est silencieux, ça rouille à l'exception d'Alice qui donne le coup de semonce en ouvrant sa porte pour balancer ses Converse taille 36. Depuis mon matelas je les vois planer mollement dans le couloir avant qu'elles ne s'affalent sur le sol. Je lève mon cul : « Heu, qu'est-ce qui t'arrive, Alice ? » Laquelle Alice i ne répond pas car elle ne cause pas, elle grogne joliment. Je l'ai croisée tout à l'heure en train de déambuler sur la pointe des pieds. Je sais aussi qu'elle a dévasté le réfectoire avant que l'équipée de la gare Montparnasse ne débarque. Une tête de gentil dinosaure légèrement cambré, plus précisément de pachycephalosaure avec une coupe au carré sau- vagé à la place de la bosse ; elle a le regard éparpillé mais tenace quand il se



teurs, c'était notre secret, c'est-à-dire qu'on avait bien capté que si on racontait ça aux adultes, on serait pris pour deux dingés. Elles étaient belles nos histoires, fallait pas qu'un crétin réaliste vienne tout pourrir. Au noir bitume, aux pauvres platanes empâtés qui le trouaient çà et là, épars ; aux braves buissons rabougris qui joutaient les grilles, nos yeux substituait une jungle luxuriante, des racines énormes grouillantes d'insectes bizarroïdes, une tentaculaire mangrove bruisante où mille merveilles aux pigments inconnus n'attendaient que nous. Il fallait une imagination bien nourrie pour se construire des fables pareilles, une imagination de gosses. Les enfants sont des génies en puissance, c'est quand ils se mettent à imiter les adultes que cela se gâte.

**Scène 1 : « La claque. »**

**« Séjour adapté » dans l'Anjou. Juillet 2008.**

Des piailllements, du bruit, des gens déformé-e-s, des couteaux qui crissent dans les assiettes, des gens qui crient, bavent, crient et bavent simultanément : c'est le premier dîner, le bordel. Mes tripes pincant, pincant, se ratatinent comme une serviette qu'on essore : envie de chialer réprimée. Surtout je me dis, me répète à l'envi : putain je vais jamais tenir, je vais me barrer, qu'est-ce que je fous là bordel de merde ?

Trois mois auparavant j'avais répondu à une annonce pour un poste d'animateur : « Séjour adapté pour adultes handicapés ». J'avais cliqué, j'avais lu, j'avais écrit, j'avais été embauché.

Jusqu'au premier jour je n'ai pas flippé. C'était lointain. Deux jours avant le début toute l'équipe s'est réunie, préparation, rencontre, formation et tout le toutim. Le dernier soir, dans la chambre où l'on s'est retrouvé avec Sofia, novice elle aussi, on a bien été forcé-e de s'avouer qu'on balisait à présent, devant l'imminence du moment fatidique. Pauline nous a rassuré-e-s comme elle pouvait dans le noir de la piaule. Mon lit grinçait dès que je me retournais.

Avant d'être à la limite de me chier dessus pendant le repas, j'ai été chercher des vacanciers et des vacancières à la gare Montparnasse avec une partie de l'équipe. J'ai rencontré Norbert et sa maman, Norbert m'a rassuré car il était



## HERBERT NON FIEGE

ticket de bus, eu une altercation avec des filcs, découvert la fête à la suédoise, rencontré des gens. J'aurais pu tomber plus bas. J'ai raté la soirée du KGB que Perrine et Lisa s'empressent de me raconter dans les menus détaillés dès que je foule le sol de la gare routière. Elles réussissent à me dégouter de l'avoir manquée. Ce soir, on ira éculer quelques pintes pour que je m'en remette. Perrine va rentrer en Espagne, la neige a complètement disparu, Stockholm ne sera plus comme avant.



gang de clowns. Déclarer ma flamme pour la littérature, Céline l'argotique, crache les mots, bordel ! Roule automatique avec Kerouac ! Brûle vif avec Cendrars ! Genet, Genet, la poésie infâme ! Orwell, sa dèche, sa Catalogne rouge et noire ! Cache-toi dans la jungle avec Traven ! Vian qui fabrique des mots-trompettes ! Saute du train avec London ! Hugo le génie, ses Misérables magiques. Huck Finn, Benjamin Malaussène, Burma ou Bandini pour compagnie, Ed Cercueil et John Fossoyeur ou même le tragique K., cela me suffit. Déclarer que les « handicapé-e-s » avec qui j'ai bossé, je les ai trouvés belles et beaux, balèzes même, complètement cintré-e-s mais en même temps si terre-à-terre. Avouer que si je dois me coltiner le salariat c'est avec elles et eux que je veux passer mes journées, et pas dans des bureaux avec des gens normaux et moches même si les gens normaux je ne suis pas obligé de les torcher.

Mais je suis pathétiquement resté politiquement correct. Gentil garçon, va. Blaireau ! Ça va être comme ça pendant trois ans de formation ? De toute manière, après un entretien pareil, peu de chances qu'on te rappelle.

Puis, d'un coup, la dame se lâche : Remarquable mélange de fausse naïveté et de provocation feutrée : « Et vous, après d'aussi brillantes études, vous décidez de faire une formation professionnelle pour un métier mal payé ? » Elle sourit. Touché ! Vite, très vite, ça bouillonne, puis ça jaillit : « Ah ouï, ça je l'ai décidé, c'est ça que je veux faire, surtout pas autre chose. Je le sais ». Point.

Un mois plus tard une secrétaire m'a appelé : vous êtes pris en formation monsieur Di Mosca, rendez-vous le 1<sup>er</sup> septembre. Surprise.

**Retour en arrière : « On joue aux explorateurs ? »  
Cour de l'école Sourcelimpide. Sarthe. Année scolaire 1997-1998.**

Notre secret, avec Xavier, c'est qu'on deviendrait explorateur ! Y'avait une série de bouquins, ça s'appelait *Je lis des histoires vraies*. Nous, à la bibliothèque, on empruntait toujours le même, à tour de rôle. Il causait d'un type qui partait en expédition dans la jungle, avec de belles illustrations colorées. Puis, un avec un immense sérieux, on s'inventait nos expéditions à nous dans la cour de l'école : un banc pour la jeep, un qui conduisait, un qui scrutait les environs, des fois qu'un truc extraordinaire nécessite que nous descendions. Explora-

Le lendemain, dans le car, je fais le bilan de l'opération sous une gueule de bois certifiée par le marteau piqueur qui s'excite au fond de ma boîte crânienne : j'ai claqué plein de pognon pour un

c'est plutôt drôle.

Je pourrais leur dire mais ce serait salaud et, en vrai, j'aime bien Paris, mais pas celui qu'on leur invente. En tout cas les gens me gonflent sans le savoir : j'en ai ras le cul de cette fascination pour Paris, Sartre, Piaf, Doisneau et tous ces ersatz de marchandises certifiées d'origine française. J'élué vite fait bien fait les conversations sur je-vaïs-bientôt-aller-à-Paris-et-c'est-génial, et me retrouve avec un italien, qui partage avec moi cette interrogation sur le principe je-ne-bois-que-ce-que-je-ramène. Il habite ici depuis quelques temps (mais comment survit-il ?) et depuis, ça le fait plus marrer que ça ne le dérange. Il me dit que je peux boire de son vin blanc à lui et se fend la gueule à chaque fois qu'un des types se demande où il a planqué sa marque de bière dans le frigo. Bon, maintenant que j'ai vu ce que c'était, vérifié ce qu'on m'avait raconté sur les fêtes suédoises, je pense aux autres qui bringuent au KGB et ça me fait chier de pas être avec elles. Heureusement, les copines déluées de Karin débarquent, et finalement on se casse tous et toutes pour aller en boîte, ce qui ne m'enchantait guère : mais avec Karin et ses copines, c'est plutôt drôle.







Je vois bien le sourire entendu de certain-s adultes qui disent que c'est bien, et que finalement on verra bien plus tard, pas la peine de se presser hein !, comme si d'un coup, leurs angouisses avaient disparu.

C'est navrant, ces enfants qui ont déjà intégré que « qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? » signifie en réalité « quelle profession veux-tu exercer ? »

**Entretien entre quatre murs, deuxième partie**  
**Un Institut Régional de travail social. Mai 2010.**

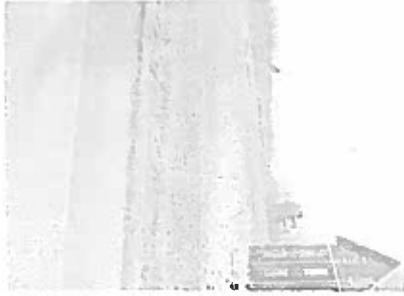
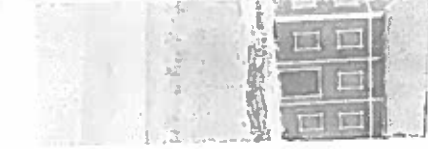
C'est mon tour d'entrer dans la petite salle rectangulaire. Dedans il n'y a une table ronde, quelques chaises en plastique vert fluo et une dame assise en face de moi sur une des chaises en plastique, dos à la fenêtre, qui me dit bonjour et m'invite à m'asseoir. Les sons ricochent et résonnent dans cette salle : ce n'est pas très agréable, cela donne l'impression que le bâtiment entier va entendre ce qu'on se raconte. Les murs sont peints d'un beige qui évoque la banalité et l'ennui. La dame est stoïque, un air sympathique se dégage de son visage malgré l'absence de sourire propre à maintenir l'ambiance rigoureuse mais toutefois pas trop, elle me parle doucement, ce n'est pas un commissariat ici, c'est une salle d'entretien d'admission à l'IRTS.

Mon cœur bat plus rapidement que d'habitude, mais je n'éprouve pas le stress attendu. Le contexte m'inspire, à vrai dire, un grand désintérêt. Est-ce l'entretien précédent qui a éliminé la pression de l'examen pour la remplacer par un léger agacement ?

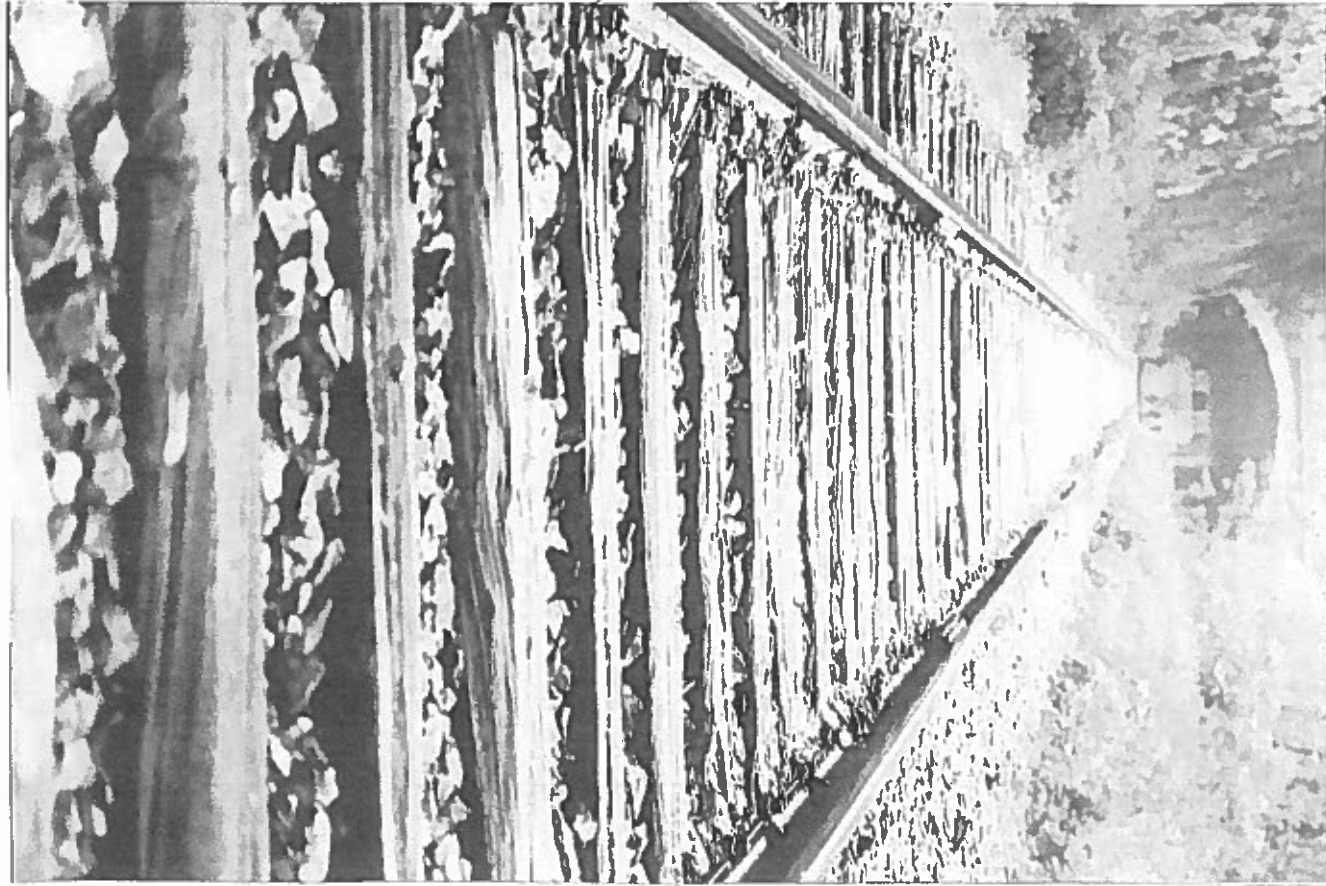
Je ne me m'implique pas beaucoup dans le processus, comme si marquer des buts contre son camp annonçait une victoire finale ; ce qui est au mieux audacieux, au pire profondément stupide. On me demande si je m'intéresse à l'actualité, je dis oui, donne des exemples gentiment militants du type je lis le Monde Diplomatique, cite le débat sur l'identité nationale qui me « questionne ». On me demande si je lis, je dis oui, beaucoup ! Quelle plate discussion, ohé rassemble toi, gars ! C'est un peu sa faute, en grande partie la mienne : je suis bloqué. J'aurais pu déclarer avec enthousiasme que la Nation je l'emmerde autant que tous les politiciens qui la trimballent de droite à gauche. Que j'aime les manifs quand elles dégénèrent ou quand on fait n'importe quoi avec mon



départements de bourgeois, que les Champs Élysées qu'un chanteur à la mords-moi-le-noeud a célébrés dans une chanson ridicule sont un long boyau à véhicules puants, dont les vitrines n'exhibent que le spectacle maussade d'un luxe bling-bling à base de montres, de baignoies de sport, de restos d'élite et d'escorts de luxe, qu'à Montmartre y'a plus de poulbots depuis des décennies et que la bohème vit dans des taudis en banlieue, qu'il faut chercher trois plombs pour trouver un rade où le demi ne coûte pas un bras, que la belle jeunesse qui boit des cafés en terrasse à l'Odéon est une jeunesse dorée qui s'invente des problèmes que Christophe Honoré sublimerait dans ses films niaisés, que le Paris populaire crève sous les opérations de rénovation et la pression immobilière sous la houlette de bobos rassis et rassasiés qui jouent aux pauvres pour se donner bonne conscience, qu'y'a pas de couleurs dans cette ville, qu'il faut se taper trois quarts d'heures d'un métro saturé de publicités atroces pour aller boire un coup chez des potes, que les gens font la queue et agissent comme des veaux, et encore, les veaux sont moins cons, mais que c'est normal parce que leur ville est moche et qu'au fond ils le savent. Tout ce qu'on leur vend c'est de l'imagerie de cartes postales, et en suivant bien leur guide de voyage, ils et elles reviendront au pays en croyant à ces conneries.



on arrive. La copine de Karin est ravie de ma présence, elle me fait goûter ses petits fours et son vin français. C'est de la piquette, mais je ne lui dis pas, je suis poli. En plus elle a dû le payer cher, car, j'ai oublié de le dire, à *Systembolaget*, le Côtes du Rhône qu'on achèterait trois balles à l'Intermarché du coin coûte trois fois plus cher. Je polarise l'attention de toutes les invitées, excepté un groupe de mâles occupés à se gorger de bière. Ils s'approvisionnement de temps en temps dans le frigo. Effectivement, ils cherchent quelques secondes pour trouver les bières qu'ils ont raménées, histoire de ne pas prendre celle des autres. Moi, j'ai le droit de boire dans les bouteilles de la fille qui invite, parce que je suis français. Et les gens se succèdent pour me parler du si beau pays où le hasard m'a fait naître, qui a la plus belle capitale du monde et je vous passe les détails. C'est fou le nombre de gens qui pensent, ou rêvent, ou fantasment, ou se figurent parce qu'on leur a dit un jour, que Paris est la plus belle et merveilleuse ville du monde. J'ai envie de leur dire que c'est n'importe quoi, mais je briserais leurs douces rêveries et leurs plus intimes convictions, ou bien je passerais pour un blaireau aigri, ce qui est plus probable, et sûrement un peu vrai. Je pourrais leur glisser quand même que les boulevards Haussmanniens, construits pour juguler les émeutes et pas pour plaire aux touristes, sont tous gris, farcis de boutiques pour richards et





lement pratiquée en vue d'un échange quelconque et qui implique une certaine dose de force de travail.

Dans notre cas, cette activité est intrinsèquement bipolaire car bien qu'elle doive œuvrer à sa propre disparition, elle trouve sa nécessité dans la perpétuation du système politique, économique et social. Elle est considérée comme couteuse, laxiste, dangereuse, mais toutefois très utile car que faire des laissés-e-s pour compte de la post-post modernité ?

Retenons, en dépit des paradoxes, qu'il faut beaucoup de courage pour faire ce que vous faites : moi je ne pourrais pas.

#### **Souvenir d'enfance : « A la recherche du déterminisme. »**

##### **Gluantes et fluorescentes années 90**

J'ai neuf ans. Hier, j'ai laissé passer la date butoir pour rendre ma tirelire de l'opération pièces jaunes. L'année passée nous avions été entraîné-es en troupeau jusqu'au bureau de poste afin de rendre la dite tirelire en carton en faisant un sourire à la caméra. Nous étions passé-es sur France 3. Cette année, nous étions autonomes. J'ai gardé l'argent pour moi : la date était passée. J'ai décidé par la même occasion que je ne croyais pas en Dieu.

Certains adultes de mon entourage ont une fâcheuse tendance à simplifier l'interrogation sur « ce que je voudrais faire plus tard ». Celles et ceux que je ne connais pas font aussi la même chose. Est-ce parce que, après lui avoir demandé encore une fois s'il est sage à l'école, on ne sait plus comment converser avec un enfant ? Ou bien parce les adultes sont si préoccupé-es par l'ordre et l'avenir ?

Je réponds bouillanger, c'est bon le pain, ou menuisier, c'est beau le bois ! Pas viril, chétif, ni amour ni prédisposition pour la baston, je n'en pince pas pour les traditionnels métiers livrés prêts-à-désirer pour les p'tis gars, pinponpinpon sortez le gyrophare, matraque et sourire niels. Je voudrais du bel ouvrage, simple, pas de la ratonnade en bande armée : du pain, des meubles.



pour se mettre minable. D'ailleurs, Karin, qui a vécu un peu en France, m'a raconté qu'elle avait adoré parce que « nous les Français », on pouvait aller au bistro en semaine pour boire un coup, siffler du pinard à midi, ça ne choquait personne. Allez proposer un verre de jaja un mardi midi en Suède. On vous dira que ça va pas la tête, on va pas se saouler maintenant. On ne s'intéresse qu'à l'aspect éthylique de l'alcool, pas vraiment au goût. Pas tout le monde, évidemment. M'enfin, cette idée est assez répandue. Bref, il faut aller à *Systembolaget*. C'est un vaste supermarché de la bibine, où l'on trouve tout, réparti par type d'alcool, avec un petit drapeau sous l'étiquette qui indique d'où provient le breuvage. Au rayon bière, pour la France, il y a de la *Jentain* et de la *Goudale*. Pas question de sortir avec une bouteille si on a moins de vingt et un ans. Mais tout cela ne servirait à rien si le magasin ne fermait pas à quatorze heures le samedi. Les bois-sans-soif doivent donc faire leurs provisions à l'avance. Ce merveilleux système est censé lutter contre l'alcoolisme. Vous vous doutez bien de la manne financière que représente un tel monopole. Entre temps, les Suédois-es sont toujours alcooliques, mais boire pour renflouer les caisses rend la chose utile.

Je réserve un billet pour le lendemain et pars rejoindre Karin. La fête est déjà commencée quand

que je l'accompagne à une fête. Une fête ? Voilà que mes mésaventures prennent un tour heureux. Je vais rater le KGB, mais je vais enfin aller à une fête suédoise. Depuis le temps que les gens usent leur salive à m'expliquer comment ça se passe, ça y est, je vais y aller, je vais en voir une, mieux : je vais y participer, je suis invité, c'est le grand soir ! Ok, merci Karin, mais, petit bémol :

« - *Systembolaget* est fermé, je peux rien ramener...

- T'inquiète, j'ai une bouteille de rhum, t'es avec moi »

Je sens qu'il faut que je m'explique. Deux choses. 1- Ce qu'on m'a toujours dit, c'est qu'en Suède, on rattorque à une chouille avec sa bouteille, ou son pack de bière, et on boit ce qu'on a ramené, uniquement, sinon on est un salaud de profiteur. Linn, qui m'a accueilli à Uppsala, m'a confirmé ça en ajoutant que c'était très con, mais culturel. 2- On ne peut pas acheter de l'alcool au supermarché, à part quelques bières peu titrées. Il faut aller à *Systembolaget*, le magasin d'Etat. En théorie, ça sert à réguler le marché et empêcher que les gens se collent des murges pas croyables. Parce qu'ici, tout le monde pratique le *bindge-drinking*. Chez nous, le mot sert à stigmatiser les manières adolescentes de boire et de découvrir la vie de merde qui les attend. En Suède, c'est une pratique collective : On boit



**Pause-café - déjà ! : « Définition »**

Annabelle avait raison, j'ai un métier. Il n'est pas très vieux, cinquante, soixante ans, cent voire cent cinquante si l'on compte parmi nos prédécesseurs les matons de colonies pénitentiaires. Pas si classe, le métier, hein. Il n'est pas très vieux mais il a le mérite d'être encore en vie malgré -ou grâce à- l'ouragan néolibéralisme qui balaye le monde sans lassitude.

Faisons rapide : Métier : n.m., activité requérant des savoir-faire dont l'acquisition repose, pour partie sur une transmission par les pair-esse-s, généra-

**Incipit : « Un métier ? »**

Une belle librairie autogérée, Seine Saint Denis, automne 2015

« T'as de la chance toi, t'as un métier ! » s'exclame-t-elle, les yeux si rondement écarquillés qu'on croirait que ce sont eux qui parlent. Puis elle fait fi de ma réponse insignifiante et continue : « c'est pas donné à tout le monde, d'avoir un métier ! » Après une gorgée de rouge qui plique, je rétorque aux gros yeux d'Annabelle, présentement croisée par hasard durant cette présentation d'un journal sur la Syrie, que faire de l'éducation populaire comme elle, c'est aussi un métier. Fichtre, elle s'en fiche, insiste : « oui mais toi, t'as un METIER ! »

**Incipit : « Un métier ? »**

Une belle librairie autogérée, Seine Saint Denis, automne 2015

« Le romantisme ? Je ne crois ne pas me tromper en considérant comme romantique ce qui ne vit plus qu'à moitié. Ce qui est abîmé, déchiré, malade, un très vieux mur d'enceinte, par exemple. Ce qui ne sert à rien, ce qui est beau d'une manière mystérieuse, voilà ce qui est romantique. »

La petite Berlinoise de Robert Walsler

# SAUTER DU TRAIN





ou sur internet, c'est la règle. Mort aux règlements, mort à ceux qui font les règlements, mort à ceux qui les appliquent ! Je me vois déjà pioncer sur les bancs en bois de la gare. J'aurais pu trouver ça épique, raconter une super histoire, mais merde j'ai rendez-vous à Stockholm. Seul le bureau de tabac est encore ouvert, on peut au moins se griller les poumons quand on veut. J'achète un ticket pour zoner sur internet, et trouver les horaires de bus au passage. Super, le prochain passe à une plombe du mat'. En tout cas c'est grillé pour la soirée. Il est trop tard pour que je retourne stopper, et de toute façon personne ne veut de moi dans ce foutu pays. Vive le modèle Scandinave. Ça doit pas être facile tous les jours d'être Suédois-e, malgré les apparences. Dire que des abrutis d'économistes qui se croient marginaux s'échinent à nous vendre cette came. Je suis maintenant décidé à prendre le car, je serai tranquille au chaud, pendant trois heures, je pourrai me mettre sous perf' de Kerouac, finir *Les Anges vagabonds*, savoir si Dulucqz, après sa visite à Burroughs à Tanger, va définitivement arrêter de voyager, accablé par la solitude et le désarroi. J'hésite à réserver cette nuit ou demain matin, maintenant que ma nuit est foutue. Je passe un coup de bigophone à Karin. M'entendre lui demander ce qu'elle fait ce soir la rend jouasse, en voilà une que mon malheur ne désespère pas. Elle me dit que je dors chez elle ce soir, pas de souci, et



gare pour voir si un bus peut m'avancer. Dans la gare, silence radio. Pas un pèlerin dans le hall. Les magasins sont fermés, les guichets aussi. C'est samedi, 15 heures. Il y a un bus annoncé pour Stockholm dans une heure et demie. J'attends, au bout de la gare, en compagnie d'une jeune gothique peinturlurée et de quelques gars qui font la manche, auprès de qui, je ne sais pas. Je demande à Siouxi miniature s'il y a moyen de prendre un ticket dans le bus. Elle a l'air heureuse que je lui adresse la parole, un sourire s'esquisse au coin de ses lèvres noircies lorsqu'elle lève son visage vers le mien. J'imagine que je la tire de l'interminablement précise description de la taverne de gnomes hirsutes de la vallée de la Mort-Enfouie de son bouquin d'Heroïc-Fantasy, sur laquelle l'auteur s'est peut-être un peu laissé aller, l'éditeur n'a bien sûr pas lu le bouquin, il n'a pas coupé, du coup merci Bibi, elle hésitait à sauter le chapitre, mais je l'ai sauvée. Elle dit que peut-être, elle sait pas, j'ai qu'à voir. Puis elle continue de me sourire en me regardant, mais comme je ne sais pas trop quoi dire d'autre à part « OK, j'attends alors », et que je m'assois bêtement, elle s'en retourne à ses gnomes hirsutes. Bah oui, je vais voir. Je vois bien le truc même, une heure et demie plus tard : le chauffeur est bien embêté, il voudrait bien que je monte, lui, mais je n'ai pas de ticket, et je ne peux pas en prendre dans le bus, il faut commander au guichet,



- J'ai pas le droit de sourire, ni de rire ?
- Non, là dans le contexte actuel, non, il n'y a rien de drôle.
- Est-ce que c'est moi qui ai pris le poisson d'Abdel ? Non !! Alors j'ai le droit de sourire.
- Muses, là c'est une question de groupe et de solidarité. Est-ce que tu te rends compte de la situation. Même si c'est pas toi, vous pouvez chacun vous rendre à la raison. C'est absolument incroyable. Abdel n'avait qu'un seul poisson.
- C'est la vie, c'est la street !
- Et bien avec moi, la pêche, c'est pas la street. Donc j'espère que vous avez tous bien profité. Parce que une sortie avec moi dans ces conditions, c'est pas possible.

Jaris prit la parole :

- C'est bon, je vais t'en donner un de poisson, Abdel. Mathieu, si je donne un poisson à Abdel, est ce qu'on repart à zéro ?
- Si Abdel choisit lui-même son poisson, c'est d'accord. Abdel t'es d'accord aussi ?

Abdel approuva. Muses continuait d'observer la paysage par la fenêtre et dit : « et ben, je crois que je m'en souviendrai longtemps de cette journée et du poisson d'Abdel » !

Nous sommes arrivés sur la place en bas du quartier, au milieu des tours. Une place qui grouille d'enfants. Samir, Sully, Jaris, Abdel et Muses descendirent du véhicule avec tous leurs poissons. Les autres enfants leurs sautèrent dessus. « C'est vous qui avez pêché tous ces poissons ? ». Les cinq petites crapules dirent « évidemment que c'est nous, qu'est-ce que vous croyez !! ».

A suivre...

**Fareskia**





faute. Je pris la parole, pour manifester mon étonnement et mon incompréhension face à la situation. Face au mutisme de chacun, j'ouvris une porte, sur l'esprit de groupe et de solidarité, certains étant riches de poissons et d'autres sans. La scène dura un long moment. Au bout d'un quart d'heure, la situation n'avait pas bougé. Chacun restait avec ses poissons, prêt à les défendre coûte que coûte.

Je fis donc une petite remarque qui n'eut pas vraiment l'effet que j'en attendais. *« Hé les gars, va falloir prendre une décision, parce que vos poissons vont commencer à pourrir »* ! Jaris et Mouss se regardèrent. Je ne sais pas comment ils ont communiqué, mais la télépathie est sûrement une option, ou la connerie sinon. Oui, je crois que la bêtise est communicante. Il faudrait faire une étude là-dessus. Je disais donc, Jaris et Mouss se regardèrent d'une bêtise communicante, et partirent en courant mettre leurs poissons dans le lavabo des toilettes. On peut dire tout ce que l'on veut, mais je dois avouer que c'était quand même intelligent. Une bêtise intelligente.

Je devais me rendre à l'évidence, Abdel ne récupérerait pas son poisson maintenant. Mais je ne désespérais pas.

Étant assis à même le sol, je me levais. Sully, Abdel, et Samir attendirent de moi une déclaration. Jaris et Mouss m'observèrent par l'entrebâillement de la porte des toilettes. *« Les gars, c'est pour moi le tomber de rideau, on ferme boutique. Merci, vraiment un grand merci pour cette journée sous le signe du partage et de la solidarité. Abdel, je suis désolé pour toi, mais il y a là des personnes égoïstes. On rentre »*.

Le début du chemin du retour se fit dans un silence total. Mouss s'assit à côté de moi dans le véhicule. Jaris se mit, lui, tout au fond. Au bout de quelques minutes de route, je vis Mouss regarder par la fenêtre et esquissier un petit sourire. Nos regards se croisèrent, ce qui le fit visiblement sourire encore plus.

- Il y a quelque chose de drôle ? , lui demandai-je.



faire du stop sur l'autoroute. Sur ce, je me dis que quitte à mobiliser six uniformes, autant les faire chier un peu. Je lui montre le panneau, au loin, et rétorque que là où je suis, c'est pas encore l'autoroute. Petit con. Le blondinet bloque quelques secondes, puis se reprend : *« De toute manière vous ne pouvez pas rester là. »* Raté. Toujours calme, le gars. Ils ont beau être sympas, ils commencent à mettre sérieusement mes plans à plat. Comment je vais faire pour me barrer de ce trou ? Sorti du rang, un autre filic, gros nounours tout rond me conseille d'aller prendre le bus ou le train. *« Vous savez où se trouve la gare ? »* Lui aussi parle vachement bien l'Anglais. Le comble, il me propose de m'emmener à la gare en voiture. Visiblement ils n'ont pas pigé pourquoï j'étais là. Je leur explique que je suis fauché, je ne peux pas prendre le train : à leur non-réaction je comprends qu'ils me prennent pour un taré. Comment peut-on refuser d'être en sécurité ? Oubliant alors leur mission princeps, ils m'intimement l'ordre de dégager de la circulation, menaçant de repasser dans dix minutes. Je me casse donc penaud, n'ayant aucune envie de me prendre un coup de matraque, encore moins de me faire bichonner par un coursion en uniforme et son copain l'idole du lycée.

Du coup, l'heure avance, j'ai les boules de rater ma soirée. J'ai menti aux fillics : il me reste quand même un peu de thune, alors je me traîne vers la



à mon étonnement avec un sac tout aussi rempli. Abdel, Sully et Samir ne tardèrent pas à rattrapper. Bourbier !!! Vous imaginez la suite... Vous éducatrices spécialisé(e)s que feriez-vous ?

Position de ma part : *« on partage », logique en soit ! Et là...*

Là, j'ai senti pointer l'émeute et les bastons d'Astérix et Obélix avec les poissons. Et je peux vous assurer que tout s'est passé dans le non-dit.

Par miracle, les pêcheurs ont été vraiment, vraiment cool. Je crois qu'ils l'ont fait beaucoup pour les jeunes, et un peu pour moi. Samir a récupéré quatre poissons et Abdel et Sully, un chacun (ce qu'il leur convenait). Tout allait bien... Sauf que... Pendant que j'avais le dos tourné, Abdel a confié son poisson à Samir, pour aller aux toilettes. Et à son retour, Samir n'avait plus le poisson.

Vous voulez mettre votre patience à rude épreuve ? Devenez Educatrice spécialisé(e).

- *Samir, tu avais le poisson d'Abdel dans les mains, où est-il passé ?*
- *J'en sais rien moi, j'ai posé le poisson d'Abdel ici, et trente secondes après il a disparu.*

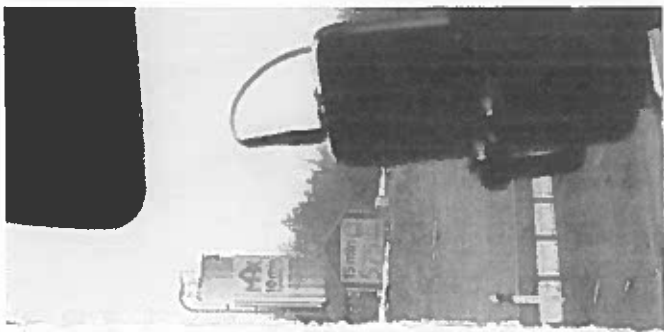
Muss et Jarris étaient mort de rire. Abdel, s'impatientsait et s'énervait. Samir avait visiblement vu qui avait pris le poisson et refusait de balancer.

Il commençait à se faire tard, et le barbecue au vu de l'heure tardive tombait à l'eau. Les autres continuaient de ricaner et demandaient dans une forme de provocation à partir. *« Ecoutez, tant que le poisson d'Abdel, n'est pas rendu à Abdel, on ne partira pas » !* Affirmai-je.


Je comprenais que Samir, sous une injonction, avait dû donner le poisson ! Je n'allais pas insister avec lui sous peine qu'il passe pour une balance.

L'enquête dura un long moment, chacun se renvoyant la

et vient à ma hauteur : il est carré, ou alors c'est l'uniforme qui donne cette impression, plutôt beau gosse, un visage géométrique. Sur son front, quelques mèches de cheveux blonds s'échappent de la casquette vissée sur son crâne. La tronche du type qui, au lycée, jouait dans l'équipe de hockey et draguait toutes les filles. Beurk. Dans un Anglais parfait, il m'informe que je n'ai pas le droit de faire du stop. J'aurais pu le deviner. Putain, ce mec a la gueule et l'attitude d'un étudiant en école de commerce venu vendre son nouveau projet. Beurk. Et il me sort ça, d'une voix douce et calme, limite suave. Un peu plus et il me chante une berceuse. Tout ceci me laisse à penser qu'en fait, ce qui justifie cette intervention ce n'est pas que je sois suspect, mais potentiellement en danger. Mais laissez-moi me mettre en danger bordel ! Six uniformes pour me protéger, du jamais vu ! Tant de probité m'exaspère : Il y a probablement une mémé qui se fait voler son sac, des connards qui vendent du crack, des gens qui traversent pas dans les clous, allez-y, foncez, gyrophare, sirène hurlante, « désolé monsieur mais on a un cas plus important que le vôtre, on vous laisse - Ok, Ok, je vous fais signe si j'ai un problème. » Mais non, y'a pas. Le problème, c'est mézigue actuellement : je suis prioritaire. Bon, ils sont plutôt gentils, alors je joue au niais. « Ah bon, c'est interdit, je savais pas... » Bin voyons, tête de hockeyeur me confirme que si, c'est interdit de







victoire, il tira sur sa canne. La ligne ressortit d'un bond dans tous les sens... sans poisson au bout. Le poisson avait bouffé la larve rose, la larve de la triche. Et dans le même temps, la ligne de pêche, dans ce sursaut, avait décrit un gribouillis dans les airs et s'était totalement emmêlée sur elle-même. Le nœud de la fin pour ma patience.

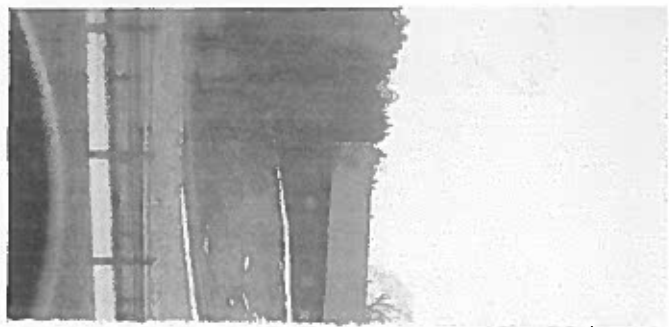
Pendant que j'aidais Abdel, Muss emmêla lui aussi sa ligne, et le fit savoir. Le nœud d'Abdel était totalement emmêlé. Muss continuait de s'impatienter et me fit la remarque que je m'en fichais parce que je ne venais pas tout de suite l'aider. Et c'est là où je crois avoir craqué. N'arrivant plus à me concentrer pour défaire ce satané nœud, je finis par céder, le gigotant dans tous les sens. « Matthiieuuuu ». Piffiff. Dans un mouvement de colère, je cassai la canne en deux sur mon genou, la jetai à la poubelle, puis répliquai : « Est ce que je peux être partout, tu vois bien que je suis en train d'aider Abdel, non ??? ? ? M'énervai-je. « Depuis ce matin, je suis là à donner un coup de main quand c'est nécessaire ». « JE, NE, PEUX, PAS, ETRE, PARTOUT ». (Leçon éducative, c'est ce que je cherchais à faire depuis le début. Parfait exemple pour montrer qu'un être humain n'est pas tout puissant).

J'avais besoin d'air, c'était juste pour moi une question de survie. Je suis donc parti souffler en me mettant un peu à l'écart.

Les trois pêcheurs voyant la scène ne surent pas trop comment réagir. Je sais juste une chose, c'est que tous les jeunes abandonnèrent leur pêche pour aller tenter de percer le mystère de leur réussite.

### 8<sup>ème</sup> chapitre : Enquête

Une fois mon air repris, je vis Mouss revenir vers moi avec un sac rempli de poisson. « Hey trop cool, le pêcheur, il m'a donné 10 poissons ». Jaris qui était non loin, était mélangé entre étonnement et jalousie. « Vas-y, donne en fit Jaris. « Rien du tout, c'est mes poissons, c'est moi qui les ai demandé, si t'en veux va leur demander », répliqua Mouss. Jaris partit voir les pêcheurs et revint



semblant de ne pas m'avoir remarqué. Et pourtant : Même pas de mouvements de bras typiques, paume des mains en l'air pour signifier je-t'ai-vu-mon-gaillard-et-je-t'aurais-bien-pris-si-j'avais-pas-autre-chose-à-foutre, même pas de sourires en coin désolés, et même personne pour m'insulter. Triste époque. J'ai des fourmis dans le bras à force de porter ma pancarte. J'évite de trop fumer, déjà que je fais peur aux gens, autant de ne pas en rajouter. Mais putain, j'ai furieusement envie de cloper, j'en ai ma claque et je m'emmerde, les gens m'emmerdent, la Suède m'emmerde, tout ce pays nage dans la merde.

Une bagnole de police passe devant moi,

pépère, comme tout le monde, je me dis qu'ils vont

s'arrêter, ça sent l'embrrouille. Mais nan, ils passent.

Ça me rassure un peu, je me dis que je ne

corresponds pas au signallement type du mec

louche. Penses-tu, mon con. A peine cinq minutes

après, deux caisses de flics débarquent de derrière,

par la voie parallèle où je fais le plantin. Ils avaient

besoin de renfort ! Ils débarquent tranquillement, à

la cool, pas comme les cow-boys de chez nous. Six

uniformes m'entourent bientôt. Putain, tout ça pour

moi, le comité d'accueil est gratiné. Soit je suis

super louche, soit ils n'ont vraiment rien à foutre de

leur tournée. Ils forment un demi-cercle autour de

moi, mains sur la ceinture, jambes écartées, comme

des flics en somme. L'un d'eux s'extrait du groupe





maisons de bois rouge, on les distingue de loin dans la plaine. Tout cela invite à la méditation : c'est calme et reposant.

Je suis à Jönköping en début d'après-midi, mon cul se pose au bord du lac pour bouquiner en sirotant quelques bières. J'attends que Karin, mon hôte pour la nuit, sorte du travail. Le soleil s'est pointé, juste à l'heure, et la température s'est adoucie. Entendons : il fait froid, mais moins froid.

Le lendemain matin, je quitte Karin pour lever le pouce vers Stockholm. Elle habite juste à côté de l'autoroute, c'est pratique, mais je ne trouve pas d'endroit convenable près des bretelles. Je me poste à la sortie du Mcdo, là où, à l'aller, le gars qui m'avait emmené de Stockholm m'avait lâché. Les voitures passent, mais personne n'a l'idée de s'arrêter pour moi. Au bout d'une heure et demie, je me tire et me dirige vers le centre-ville. Je trouve un feu de circulation sur la route qui devient autoroute une centaine de mètres plus loin. Oui, c'est ainsi en Suède : pas de péages, au bout d'un moment l'artère principale de la ville se transforme en autoroute, c'est un panneau qui le dit. L'endroit est à peu près potable, mais à peu près potable, en Suède, je commence à le savoir, ce n'est pas terrible. Je me doute bien que personne ne va s'intéresser à moi. Ceci dit, les automobilistes arrêté-e-s au feu ont le temps de me reluquer : impossible de faire

pêchaient, eux, et ils pêchaient efficacement. Les jeunes les observeraient. Tentaient de changer de poste, comprenant que l'endroit où ils pêchaient n'était pas le bon. Différentes stratégies furent entreprises. Mais, mais... Les saules pleureurs, eux, étaient toujours là, et j'allais bientôt moi aussi pleurer... Pourtant, tout roulait, les jeunes commençaient à comprendre le truc... Puis Müss, glissa et mit un pied dans l'eau. « *Mathieuuuuuu* », « *Mathieu, quoi ?* » réponds-je. « *J'ai mis mon pied dans l'eau* ». Je dédramatisai tout de suite le truc : « *bah oui t'as mis ton pied dans l'eau, rien de grave, avec le soleil qu'il y a maintenant, cela va vite sécher* ». Müss, fit une moue d'approbation. Puis et puis... Et puis Jarris accrocha de nouveau sa ligne dans un arbre (un autre, un saule pleureur). Il tenta de se débrouiller, puis s'agaga et tira sur le fil... Rupture nette. « *Mathieuuuuuu* ». Là, là à cet instant précis, je crois que je commençai de manière claire à fatiguer.

Jarris récupéra ma canne, sa ligne de pêche faisant office de guirlande dans l'arbre. Puis Sully cassa lui aussi sa ligne. Plus de solution de rechange. Sully, énérvé, me demanda « *et du coup je fais quoi ? je peux plus pêcher maintenant* » // Et c'est là où les trois pêcheurs rentrent dans l'histoire.


Je sollicitai Sully, et lui suggérai d'aller demander aux pêcheurs pour savoir s'ils n'avaient, par hasard, pas une ligne et un hameçon en plus. Mais Sully n'osait pas « *vas-y non, sont chelous* ». J'y suis donc allé avec lui. Et, oh miracle, ils avaient deux lignes en plus, qu'ils nous ont gentiment donné (puisque'un troisième jeune accrocha aussi sa ligne). Sully en profita pour regarder dans les seaux des pêcheurs dans lesquels il y avait une bonne trentaine de truites. En entendant son étonnement, Jarris, Abdel, Samir et Müss rappliquèrent. Sensuivit un échange avec ces pêcheurs « chelous ». Les cinq jeunes repartirent motivés, plus que jamais.

Trente minutes plus tard je sortais les larves roses.

### 7<sup>ème</sup> chapitre : Craquage

Abdel y crut, le bouchon plongea net. Une prise... ? Il cria





Je n'eus pas le temps d'arriver à hauteur de Jaris, qu'Abdel fut le troisième à accrocher sa ligne dans un autre arbre. Sans compter Samir et Sully qui trouvèrent le moyen d'emmêler ensemble leurs fils de pêche cinq minutes plus tard.

Maîtres mots de la journée: patience et longueur de temps font plus que force et que rage (cette phrase m'a marqué à vie, elle était accrochée sur la porte des toilettes de mes parents étant enfant).

*« allez, essayez de démêler vos noeuds (ha, la symbolique) je m'occupe de donner un coup de main à Jaris avec sa ligne en hauteur ».* Travail d'équipe et solidarité.

L'arbre dans lequel Jaris avait accroché sa ligne était en partie mort. J'essayai, en vain, de tirer sur le fil sans le casser. Sully, de son côté, montra clairement des signes d'énerverment. Jaris était mort de rire, tandis qu'Abdel demandait aussi de l'aide, avec une légère pointe d'inquiétude dans la voix, quant à l'incertitude des prochaines minutes. Bien entendu, le fil que je tentais d'extirper de l'arbre céda... Ou plutôt, c'est la branche qui céda, ce qui permit de conserver, par miracle, le fil intact. Ouf !!! Jaris pu reprendre la pêche.

J'arrivais ensuite à hauteur d'Abdel. Ligne sauvée. Puis Sully et Samir. Mission accomplie. J'en éprouvais, limite, une auto-reconnaissance narcissique, en arrivant en sauveur. Mais, je dois dire, que je commençais à ressentir une certaine entame dans ma patience. Tout ce petit monde reprit la pêche, alterna entre espérance, quand leurs bouchons plongeaient, et agacement quand la ligne ressortait ensuite vierge de poissons. Ces foutues truites ayant trouvé le moyen de bouffer les larves sans se faire prendre au piège. Muss tenta de me chuchoter dans l'oreille : *« allez, on met une petite larve de triche, juste pour voir, une toute petite, minuscule »*. Il y croyait, il mimait l'infinitement petit qu'il plaçait entre son pouce et son index, tout en me regardant en plissant les yeux. C'était mignon, mais refus de ma part, et encouragement à poursuivre leur action.

J'oubliais de dire, et c'est important dans l'histoire, que nous n'étions pas seuls sur l'étang. Trois pêcheurs d'une cinquantaine d'années étaient là aussi. Agacement... car les trois pêcheurs

Souvent, j'étais le seul pékin dans les rues. Stockholm, l'hiver, c'est un presquedésert. Ah ! Que dis-je ! Je les ai trouvés les gens à la vérité, librement amassés-e-s, affairés-e-s : furetant, pressant le pas, s'arrêtant, repartant, regardant leur montre, sortant leur carte de crédit : entre Sergel Torg et Hötorget précisément, un chahut humain digne d'un centre urbain vocifère, consommé, circule, particulièrement entre midi et deux heures puis après seize heures. Un centre commercial à ciel ouvert, dégoulinant sur plusieurs rues, un centre commercial-gigogne, à l'intérieur duquel on trouve d'autres centres commerciaux. Un centre commercial surchauffé où les portes soit qu'elles restent ouvertes, soit qu'elles passent leur temps à l'être par des mains déjà dégantées, ont laissé passer un air chaud frelaté : pas de neige dans les rues du centre commercial-gigogne. Pas de crich rich des pas, mais des pas de passants pressés. Madame, ajoutons donc que l'hiver, on achète lorsqu'on déprime. Avouons qu'il m'arrivait de faire un tour entre Sergel Torg et Hötorget car c'étaient les seules rues où je n'avais pas besoin d'entrer dans les magasins pour me réchauffer.

Le paysage se déroule plateatement par la fenêtre :

un immense tapis vert posé là, taché de restes de flocons agglutinés, dans lequel on aurait piqué quelques arbres en bosquets et posé des maisons en bois au petit bonheur la chance. De jolies



on sentirait presque le fix qui monte au cerveau de Loulou. *And I guess that I just don't know.*

« Tu vas crever de froid, es-tu fou ? »

La dame qui se plante devant moi me tire de ma léthargie cotonneuse, juste au moment où le fou furieux s'excite sur son orgue. Elle n'est pas très grande, un petit corps rondouillard surmonté d'une tête de sainte aux jolis cheveux gris permanents. La tête de la gentille dame qui s'occupe des bonnes œuvres dans les films. Elle me dit de l'attendre dans la voiture pendant qu'elle paye son essence. Je m'exécute, elle revient, enclenche la première, on décolle. Je me rends compte que je ne lui ai même pas demandé où elle va. Mais je m'en fous, je suis au chaud. Elle est sympa. Elle est psy. Je lui parle un peu de mes recherches sur les gens en fauteuil roulant, ça l'intéresse. Puis elle embraye sur son travail : elle est débordée en hiver, les Suédois-es sont déprimé-e-s à cause du manque de soleil et du froid. Alors on reste à la maison, boit des chocolats chauds, se saoule le weekend et on consulte des pys. La psychologie des peuples c'est dégueulasse, mais avouons que cela cadre un peu à ce que j'ai observé jusqu'aux balbutiements du printemps. Mon travail consistait pour partie à arpenter la ville trottoir par trottoir ; j'ai quadrillé Stockholm et sa proche banlieue pedibus : jamais je n'ai été enquinquiné par un dense fourmillement piétonnier.

« Oh, un classique » dit le gérant en constatant la situation. Par chance ! Par chance, l'hameçon planté dans le doigt d'Abdel n'était pas à crochet, sinon c'était directement l'hôpital. Le gérant coupa le fil, demanda à Abdel de prendre une grande respiration et retira l'hameçon de son doigt. Une deuxième larme coula le long de son visage. Abdel prit une petite tape sur l'épaule de la part de chacun de nous, pour lui souligner son courage. Plaie désinfectée, pansement, la pêche pouvait enfin commencer.

### 6ème chapitre : Les saules pleureurs

Muss, Abdel, Samir, Jaris et Sully étaient en position, cannes à pêche et lignes préparées. Les larves blanches étaient accrochées aux hameçons (celles sans triche). Les jeunes eurent leurs premières réactions de dégoût face au tortillement de ces insectes. Surtout après leur avoir planté un crochet dans l'estomac, qui fit ressortir quelques minuscules vicaires.

A chaque instant vécu, je me disais que j'aurais pu anticiper tous ces moments, pour les prévenir des risques (l'hameçon) de l'activité pêche, de la patience, de la boue, de l'odeur de l'étang... Mais avec le recul, le vécu de cette journée a dépassé tous les discours. Car, comment anticiper la proximité des saules pleureurs autour de l'étang et le fait qu'ils allaient attirer toutes les lignes de pêche ; et ce au bout de deux minutes d'activité ?

Le premier fut Muss, troisième lancer de ligne... dans l'arbre. J'arrivais souriant, patient, à l'écoute et dans l'accueil. Je trouvais ça drôle intérieurement, « ah c'est mignon, la découverte de la pêche ». Je pris le temps de l'aider à décrocher sa ligne, de démêler avec lui les noeuds, pour ensuite le laisser retenter en faisant cette fois-ci attention à son environnement.

Le deuxième fut Jaris, qui venait tout juste de se moquer de Muss. « *Ha bah toi aussi, toi qui te moquais, hein, hahaha* » / Tâche plus compliquée, puisque la ligne était accrochée plus en hauteur sur un arbre dont je ne connaissais pas le nom, mais dont de nombreuses branches étaient mortes.





passé.

Heu, alors comment dire... Ma position d'éducateur... Heu !!!

Muss, Abdel, Samir, Jaris et Sully ne s'y prirent que d'une seule voix ; « *Vas-y Mathieu on prend celles-ci, on prend celles-ci* ». Bon, je pourrais dire dans un beau texte éducatif, et dans une juste distance, que j'ai pris les larves que les poissons ne mangeront jamais, mais ce serait faux, alors...

J'ai ainsi décidé d'opter pour la position suivante, puisqu'il fallait prendre une décision : j'ai fait le choix d'acheter les deux boîtes de larves, les roses et les blanches ; avec pour réflexion, l'idée suivante : si les jeunes galéraient trop et ne ramenaient aucun poisson, on utiliserait le joker rose. Parce que, merde, l'idée c'était de ramener du poisson. Nous avions posé une règle : « *si les gérants de l'étang nous disent quelque chose à propos des larves roses, ce serait même pas à négocier, mais à respecter* ». Les règles posées avec les jeunes, nous partîmes du Décathlon, cannes à pêches sous le bras, un sac à appâts, avec cinq jeunes, le sourire remontant jusqu'aux oreilles. Nous sommes arrivés à l'étang de pêche avec tout le matos, une canne pour chacun des jeunes, et une pour moi.

#### 5<sup>ème</sup> chapitre : Abdel

« *HAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA* » un cri transperça le ciel. Abdel... quinze secondes après avoir pris sa canne à pêche dans les mains, Abdel tenta de dérouler la ligne qui était fixée à même sa canne, se planta l'hameçon dans l'index. quinze secondes... Une larme coula le long de sa joue. La situation était critique. La ligne n'était pas totalement déroulée, il avait donc l'hameçon solidaire de la canne à pêche planté dans l'index. Abdel était figé. Le moindre mouvement et il s'enfoncerait dans le sol pour disparaître à tout jamais. Dans une situation comme celle-là, le temps s'arrête. Surtout, surtout, quand Muss, trouva la situation marrante, et ne put s'empêcher de se moquer de lui. Muss prit de ma part une petite soufflante et fût chargé d'aller chercher le gérant de l'établissement, qui revint avec une petite trousse à pharmacie.



Puisque la méthode dure ne fonctionne pas, je me résigne à attendre. Je me confectionne une pancarte, me place en faction devant l'entrée de la boutique. J'y fais quelques allers-retours pour me payer un café, de la pisse claire en gros gobelets à l'américaine, aller aux gogues vider ma vessie caféinée ou juste me réchauffer. Malgré l'adoucissement printanier, ça pince encore sévèrement à l'extérieur. Je campe dehors, persuadé que la pitié forcera quelqu'un-e à me prendre en charge. J'attends bien trois heures comme ça, les gens qui entrent dans la boutique regardent ma pancarte, jettent un coup d'œil inquisiteur sur ma tronche, esquissent parfois un sourire, mais personne ne m'adresse la parole. Je me les gèle gravement, malgré mes couches de fringues superposées. On me prend pour quoi, bordel ? C'est vrai que la plupart des Suédois-e à qui j'ai parlé de faire du stop m'ont dit que c'était super dangereux, que je ne devrais pas on sait jamais, blablabla. Merde, ça doit être le pays le plus sûr du monde. Le seul risque sérieux c'est de mourir de froid, ici. Je me mets Lou Reed dans les oreilles, enfin une seule : je garde l'autre libre pour entendre ce qui se passe et montrer que je suis disponible à toute interaction sociale. *Rock'n'roll Animal*. Un mince plaisir électrique qui me soulage légèrement. Des riffs de jouissance cisailée qui monte, qui monte, sur *Heroin*, comme joués à la scie circulaire,



crâques plus grosses qu'une baleine ?

Depuis Malmö, je me fais larguer sur une station-service par une dame qui continue vers Helsingborg. J'ai prévu une étape à Jönköping, pour la nuit, chez une couch-surfeuse. La station-service est égarée sur une autoroute déserte. N'ayant aucune envie de prendre racine ici, je décide de déranger les rares automobilistes venus étancher la soif de leur monture. Technique légèrement déstabilisante pour les gens, tranquillement afféré-e-s à faire le plein, mais qui porte souvent ses fruits. Dans mon empressement à me tirer de ce trou, j'ai oublié que les suédois-es, en général, n'ont pas trop l'habitude d'être alpagué-es par des inconnu-e-s. Tout le monde a l'air de me prendre pour un foutu serial-killer déguisé en auto-stoppeur. Chaque personne à qui je demande de m'embarquer semble se forcer à me mentir pour éviter l'inconfort de m'inviter dans sa bagnole. Celui-là, tout seul, m'explique qu'il n'a pas de place dans son 4x4 rutilant. Un autre me déclare, sérieux, qu'il va dans l'autre sens. Etant sur une aire d'autoroute, je l'imagine en riant intérieurement faire demi-tour en éclatant la glissière de sécurité qui sépare les deux voies. Combien de règles officieuses de communication ai-je transgressé pour obliger ces pauvres hères, surement droits et intègres, à mobiliser tant de ressources pour me raconter des

#### 4<sup>ème</sup> chapitre : Décathlon

Je vous passe les jongles avec les ballons de foot dans le Décathlon. A reprendre alternativement les jeunes, leur poser que nous étions venu acheter des cannes à pêche, et non faire l'allée du magasin en jonglant. Je vous passe le vigile qui est venu vers moi avec toute sa hauteur, pour me dire : « c'est vous le responsable ? ». Moi : « euh, non, réellement, je ne suis pas vraiment responsable de leurs conneries, ils sont responsables de leurs actes, donc si vous jugez qu'il faut les mettre dehors, moi je suivrai ! ». Bref, les jeunes ont pu et su se calmer et nous nous sommes rendus au rayon « pêche ».

La prise de renseignement fut faite auprès du vendeur du rayon :

- Pour ce que z'avez à faire ? Ces cannes à pêche-là suffisent largement. Z'avez la ligne, l'hameçon et l'bouchon. Pis par contre, 'vous faut des z'appâts.
- Bah oui Mathieu, les appâts ! T'avais pas pensé aux appâts, ch'uis sûr ! Dit Jâris avec un petit sourire moqueur.
- Bah bien sûr que si, et toi t'y avais pensé ?
- Moi ch'ai pas, je connais pas, c'est toi ! Dit-il avec le même sourire espiègle.
- Vous avez quoi à nous conseiller ? Demandai-je au vendeur.
- Oh bah, c'est simple pour débiter à la truite... faut c'te type de larves, les poissons z'aiment bien.... Après.... Le vendeur marqua un temps d'hésitation, puis poursuivit. Après vous z'avez celles-ci, les larves roses, mais bon, c'est un peu tricher. Si vous voulez être sûr d'attraper du poisson c'est celles-là qu'il faut prendre. Moi j'vous les conseillerais, surtout si c'est la première fois que vos jeunes pêchent. Matiiiis bon, les étangs de pêches les z'acceptent pas, car les prises sont trop faciles.
- Comment cela, les étangs de pêche ne les acceptent pas ? C'est genre interdit ? Questionnai-je.
- Ouahp, mais bon tout le monde le fait, ce serait pas en vente, sinon !!! Moi je vous les conseille, vous le faites discretos, ça





## 2<sup>ème</sup> chapitre : l'arrivée

Nous sommes arrivés à l'étang de Riville sous un soleil radieux, dans les alentours de 11h, avec tout de même quelques nuages, faisant trace d'un passé tumultueux. Les jeunes prirent connaissance du lieu, rencontrèrent et échangèrent avec les gérants. Deux options s'offrirent à nous : Pêcher avec le matériel du site dans un bassin, tout en payant les prises à l'unité (ce qui était prévu) ; ou, deuxième option, payer un forfait journée pour pêcher sur le grand étang, mais avec son propre matériel. **Problématique :** Le bassin présenté par le gérant au téléphone ne ressemblait pas du tout à la description qui m'en avait été faite. Pour faire simple, imaginez une baignoire avec cinquante truites dedans. Un enfant de trois ans aurait une prise au bout de cinq secondes de pêche. Plus facile que les canards en plastique à la fête foraine.

Ma décision fût prise quand un enfant de cinq ans attrapa un poisson juste après avoir mis sa ligne dans l'eau.

## 3<sup>ème</sup> chapitre : Réunion

- Bon les gars, je vous propose un truc et vous me dites ce que vous en pensez.
- Hé nous on pêche pas là, c'est pour les trimards, assena Muss.
- Voilàaaaa... Enfin non pas voilà, c'est pas pour les trimards, mais si on veut découvrir vraiment la pêche autant, effectivement, aller sur le grand étang. Qu'en pensez vous ?
- Ouai ouai ouai, on est chaud. Mais, il faut des cannes à pêches, et on en a pas, reprit le Muss, après un petit sondage avec le groupe.
- Voilàaaaa !!! Et bien on va d'abord se poser un peu manger notre repas du midi, puis ensuite aller acheter des cannes à pêche toutes simples à Décathlon, et après on s'y met.

Petit coup de smartphone, adresse Décathlon : Mantes la Jolie, canne à pêche : 5,99 euros l'unité.



accompagnent une chanteuse exubérante qui peine à dissimuler sa poitrine surdéveloppée derrière son uniforme en cuir cintré. Ceci dit, ses nichons sont proportionnels à sa stature, qui supporte une mignonne tête ronde dodue. Elle en impose, quand elle chante ses hymnes russes. Leur public étant clairsemé, nous avons vite sympathisé avec la bande. Un soir ils nous ont fait le coup de la roulette russe. Pas celle du flingue, on n'est pas givré. Le serveur fait tourner un plateau sur lequel trônent plusieurs verres. Ils sont remplis d'eau, sauf un, saturé de vodka. Au signal, tout le monde s'empare d'un verre et s'en projette le contenu dans le gosier. Honneurs à celui ou celle qui s'envoie un trait de vodka fortuit. Ça vous embrase l'œsophage d'un coup. Avec des lurons pareils, pas facile de ne pas ressortir à quatre pattes du bastingue.

J'ai prévu d'y retrouver Perrine, pour son dernier

samedi en Suède. Liisa, une finlandaise marrante, et d'autres farfelu-e-s. Perrine, je l'ai rencontrée en arrivant à Stockholm, dans une soirée Couchsurfing. Elle étudie les baleines en Espagne, c'est pour ça qu'elle est venue, même s'il n'y a pas de baleines ici. Elle bosse dans un labo toute la journée, et le soir on traine nos quêtes en ville, on fait la bringue ensemble. Liisa aussi on l'a rencontrée comme ça, les autres aussi, du coup on est maintenant un petit groupe d'étrangers et étrangères paumés-es en Suède.

bord d'un lac qui en constitue la seule renommée. Je ne savais pas encore que j'allais maudire cette foutue ville.

Retour de Copenhague. Je suis dans le train qui circule sur l'immense pont métallique enjambant le Détroit de Sund, au milieu d'une mer d'éoliennes. Après avoir colonisé les terres, l'humanité industrielle se met à investir les mers. A ce rythme, le globe sera bientôt une immense plateforme bitumée sertie de centres commerciaux. Arrivé à Malmö en Suède, je calte direct pour être de retour à Stockholm le lendemain soir. J'ai prévu de faire la fête au KGB, un bar de la capitale Suédoise. Une sorte de bar-musée à la gloire ironique de L'URSS. Je n'ai pas d'accointances particulière envers feu l'Union Soviétique, mais ce bar a de la gueule et on y sert de la bonne vodka. Il donne le change aux ribambelles de bars lounge distribuant une électro mollement pourrie toute la soirée et des rades de Södermalm pas très animés, si ce n'est par la beuverie virile. Sur deux étages, deux bars, un pour le jour, un pour la nuit, réunis par une mezzanine ourlée de rideaux rouge cramoisi. Tentures rouges estampillées faucille-marteau inc., bustes de Lénine, ça cause russo-suédois. Joliment kitsch suranné. En allant s'y jeter quelques pintes, Perrine et moi avons rencontré un groupe qui joue le jeudi soir. Deux musiciens sapés comme des marins de Kronstadt

sacs de pic-nic en main, prêts à aller « pêcho » du poisson. Le programme était simple : aller à l'étang de Riville, rencontrer les gens du site le matin, sentir l'atmosphère, découvrir l'environnement, et bien sûr pêcher.

### 1<sup>er</sup> chapitre : Le départ

Décollage à 9h15. Première surprise, à 9h16 une pluie torrentielle s'abattait sur nous. Vous vous dites : « la météo, le gars, n'a pas pensé à regarder la météo !!!! ». Et bien si ! Et dans une situation comme celle-ci, le challenge était de réussir à rester serein, car (tout en étant en situation de conduite du véhicule) les commentaires des jeunes fusalaient : « ha bah c'est bien la pêche sous la pluie », « Mathieu, t'as regardé la météo avant ?!!! ». Ah toujours cette responsabilité externe...

L'image que je tentais de renvoyer à ce moment-là ne correspondait absolument pas à mon état intérieur qui se prenait à être submergé par le doute... et si la pluie nous suivait jusqu'à là-bas ?!!! Non ! Sérénité, sérénité, et tranquillité, me disais-je !! Et c'est à ce point culminant de ma sérénité au volant d'un trafic transportant cinq jeunes, qu'une bourrasque de vent souleva des barrières d'un site en travaux ainsi qu'un amas de tôle qui passa assez loin du camion, mais suffisamment violemment pour installer un silence pesant dans le véhicule. Imaginez une broquette tomber du quinzième étage d'un immeuble, et vous aurez la teneur du fracas qui nous a été renvoyé. Notre navette continua sa route dans l'obscurité d'un temps déchainé, la pluie tombant avec fracas sur le pare-brise, avec par-ci par-là des arbres déracinés de leur terre mère, des arbres maintenant essués qui étaient tombés sous la puissance du vent. C'était le chaos ! Et je peux jurer que cette météo, cela faisait deux foutus semaines que je la surveillais.

Au bout de quelques kilomètres, au moment où l'hypothèse de faire demi-tour pour rentrer se faisait de plus en plus prégnante ; au moment où nous accédions à l'autoroute... grand beau !!!! La tempête avait disparu aussi rapidement qu'elle était apparue. Incroyable.....ment déstabilisant !





# GARDE LA PÊCHE

Cela fait maintenant des semaines et des semaines que j'essaye tout doucement de sortir des activités dites « récréatives » : les lasers games, trampoline et consorts. Si toutes les activités faites jusqu'à maintenant m'ont permis de tisser du lien avec les jeunes, j'ai le désir d'ouvrir celui-ci sur autre chose, sur une activité qui va nous permettre de vivre des choses et de tisser du lien.

Depuis quelque temps le souhait d'aller découvrir la pêche en étang avec les jeunes me trotte dans l'esprit. Je ne suis à la base absolument pas un chevronné de la pêche, mais une activité en nature, qui nécessite de la patience, et de la sérénité me semble intéressante à vivre avec les jeunes. Vous imaginez bien l'accueil des jeunes à cette annonce... « La pêche ??? Mais, c'est pour les trimards, ça », « La pêche ?? C'est bon pour les babtous ça ». Bon bref, le « babtou fragile » éducateur sur le quartier, ne fait pas l'unanimité avec sa proposition d'aller pêcher. Cependant l'éducateur qui a mangé de la rue, du Laser Game, et du trampoline, peut compter sur un noyau dur de jeunes, un noyau de toute confiance, qui répond toujours à l'appel... Surtout suite à l'annonce de l'éventualité de manger au barbecue le poisson fraîchement pêché. 5 jeunes (12-13 ans) partants.

Nous sommes, pour ainsi dire, partis un peu à l'aventure, avec pour seules infos, l'adresse de l'étang de pêche, quelques photos du site, l'assurance qu'il y ait un barbecue, des cannes à pêches accessibles sur place et bien sûr les tarifs. Le rendez-vous fut pris jeudi 06 juillet 9h00 pétantes sur le bas du quartier, avec le véhicule neuf places. Les cinq jeunes sont arrivés à l'heure, leurs



Cela faisait un mois que je vivais à Stockholm. Avec avril était apparu le soleil, que je n'avais pas encore eu l'occasion d'apercevoir depuis que je crêchais ici. Timide, il commençait à percer la masse cotonneuse de cumulus gris, groupés comme s'ils voulaient, eux aussi, se tenir au chaud. Sa percée printanière attaquait déjà la croute de glace recouvrant les trottoirs, noirâtre et instable banquise qui rendait chaque trajet pedibus périlleux. La neige, amollie par les rayons solaires, fondait tranquillement depuis les toits. Plus besoin d'ouvriers juchés sur la cime des bâtiments, occupés à balancer des blocs de glace sur les trottoirs, histoire qu'ils ne viennent pas inopinément assommer les pékins déambulant en contrebas. Ceux-là allaient devoir pointer ailleurs : chômage technique.

Malgré la douceur, je commençais sérieusement à me faire chier à la capitale. En plus, j'étais à sec, je n'avais plus de piaule, Perrine ne pouvait plus m'héberger, et je n'avais pas d'entretiens prévus avant deux semaines. Bref, il était temps de mettre les voiles quelques jours. Je me barrais donc en stop voir du pays vers Copenhague, en passant par Göteborg. Déjà, à l'aller, je galérais une poignée d'heures dans un bled nommé Jönköping, sis au centre de la Suède du Sud, celle où le nombre d'habitant-e-s au kilomètre carré n'est pas encore anecdotique, au



# SOMMAIRE :

page 4 : " Garde la pêche "  
(Concours de lancer d'hameron)

page 17 : " Sauter du train "  
(Manuel d'aiguillage)

page 46 : " Raymond, ou petite chronique  
d'un suivi en appartement "

Thérapeutique  
( Sur les traces de la chouette )

page 52 : " La queue de poisson "  
( Car - Crash psychiatrique )

page 55 : " Qui sont les Bous ? "  
( Héritage - Forum pour-nouveau )

## MERCI :

Aux personnes qui nous ont envoyé leur contribution,  
à celles qui nous ont soutenues, invitées au festival du  
travail social à Boigny, Lucet Remonday. A Flamin  
de la Distordable, Cors de PsychoZines et Notre Boales,  
Guigni et Eulie pour la distro à Aulnay, les gens de la  
super librairie entre le lire à Ivry, les gens de la  
Pagaile



# LA FÊTE EN SUÈDE



Les photos sont de Ferdinand  
 Musli-Ustiu, sauf celles qui  
 accompagnent "La Fête en Suède",  
 faites par Pauline pendant un voyage  
 in stop entre Stockholm et Göteborg.  
 Les dessins c'est Master Chang.  
 Les stampans sont fabriqués par  
 Le Tamographe Sardon  
 Fabriqué à Rennes, imprimé à Ivray -



3 ans après... Nous revoilà !  
 Un numéro 3 qui sera peut-être le  
 dernier... mais on est pas là pour parler  
 de la suite : On va bien s'amuser !  
 Ensemble on ira à la pêche et au théâtre,  
 on suivra quelques pérégrinations d'odiers,  
 mais ce n'est pas tout : on ira faire la fête  
 en Suède, on emmènera des automobilistes,  
 on ouvrira les huîtres ou on plantera des  
 carottes.  
 Nos trajectoires s'étant enrichies et embellies :  
 cotées durant ces trois années, PCC 3  
 sera plus riche et plus fotograque :  
 prends-le à l'envers et tu verras :  
 il est top-à-top !

[ on profite pour signaler que 1) on a encore un  
 stock de 100 (ou 101) de PCC 2.1 v (pas mal) 2) pour en avoir,  
 écris nous un bonjour sur facebook ou sur panpanculcul@  
 riseup.net, 3) si tu veux les imprimer tout-e seul-e, va  
 sur panpanculcul@protonmail.com, ou 4) tu peux peut-être  
 en trouver en région parisienne aux librairies Le Livre en l'Air,  
 Michel Fick, Evry de l'Est et Quilombo, ou auprès de la  
 distro Bicho Zines et Loton Books, et en région rennaise  
 auprès de la Distro Tobie ]

" Cul Cul - Pan Pan ! "  
 C'est l'Autre Pan-pan Cul-Cul, la  
 face B, le Sheitan, celui où on  
 s'en balance, du travail social.  
 ici on trouvera :  
 en page 3 " La Fête en Suède "  
 en page 24 " ABC ... SM "  
 en page 26 " NTM & SUV "  
 en page 29 " Exercice de style autour de  
 l'éditionnaire culturel de la  
 carotte plein-champ [...] "



N.3

Nov.  
2018

3€